LE

BONHOMME

NOCK

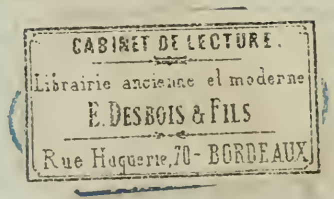
PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

Le Prix du Sang, la Vieille Fille, une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc.

V



CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LES

VIVEURS DE PROVINCE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

Tout le monde connaît *les Viveurs de Paris*, l'un des livres les plus populaires et les plus célèbres de notre époque, l'un de ces romans dont le succès a marqué la place à côté des *Mystères de Paris*, des *Mousquetaires* et des *Parents pauvres*. L'auteur de ce chef-d'œuvre nous donne aujourd'hui la suite, ou plutôt la contre partie de cette magnifique étude des mœurs parisiennes. Après avoir photographié les tableaux changeants et pittoresques de la grande ville, après avoir mis sous les yeux de ses innombrables lecteurs les drames et les scandales de la reine du monde il va nous initier aux émotions et aux mystères de cette vie de province, bizarre et peu connue, même des provinciaux.

Jamais la plume de l'écrivain, si fécond et si aimé du public, ne s'est montrée mieux inspirée. Tour à tour dramatique, touchante et comique, elle raconte avec un art infini, avec une habileté merveilleuse, les péripéties multiples d'une histoire vraie et terrible, pleine d'intérêt et d'émotion.

Nous croyons pouvoir prédire un succès immense et mérité aux *Viveurs de province*, cet indispensable complément des *Viveurs de Paris*.

LES ÉMIGRANTS

PAR

ÉLIE BERTHET.

Parmi les romanciers les plus estimés de notre époque, M. Elie Berthet a su conquérir une place à part. Ses ouvrages, pleins de naturel, de vérité, de bon sens, paraissent être plutôt des histoires que des romans. Il ne donne pas dans le travers de certains autres écrivains en vogue, qui, à force de complications, d'événements bizarres et impossibles, arrivent à produire des œuvres aussi obscures, aussi peu intelligibles que déraisonnables. Sa manière est celle du grand romancier anglais Walter Scott, auquel on l'a comparé plusieurs fois; et, comme Walter Scott, tous ses ouvrages sont frappés au coin d'une moralité rigoureuse. Sans écarter les passions violentes, les fautes, les crimes qui existent dans la société humaine, et qui sont un des éléments de l'intérêt dramatique, il ne manque jamais de les blâmer et de les flétrir. Aussi l'appelle-t-on le *romancier des familles*, et, en effet, tout le monde peut lire ses ouvrages, sans crainte de se souiller l'imagination, d'altérer son sens moral ou de s'endurcir le cœur.

Ces qualités de M. Elie Berthet sont surtout apparentes dans le beau roman *les Émigrants*, que nous publions aujourd'hui. L'histoire est si simple, si vraie, si touchante, qu'elle semble réelle, et l'on croirait que le romancier a reçu les confidences de quelqu'unes de ces pauvres familles qui abandonnent leur sol natal pour aller chercher au loin une vie plus douce et plus prospère. Les causes ordinaires de l'émigration, les fatigues et les dangers auxquels s'exposent les émigrants, leurs illusions naïves, leurs mécomptes, et souvent les catastrophes auxquelles ils succombent, sont exposés avec une grande puissance et avec le plus vif intérêt. Aussi ne doutons-nous pas que le nouvel ouvrage de l'auteur des *Catacombes de Paris*, des *Chauffeurs*, du *Garde-Chasse* et de tant d'autres romans qui ont mérité la faveur du public, n'obtienne en librairie un immense succès.

CHAPITRE PREMIER.

I

Guerre de siége. — Investissement de la place *(suite)*.

C'était donc l'ex-maréchal-des-logis Nock qui, accroché au-dessué de sa porte, se pavanait sur un tonneau de bière,

un wiederkom à la main, le sourire aux lèvres, l'œil gauche débonnaire, l'œil droit courroucé, en bras de chemise retroussés, le ventre obèse, les jambes raccourcies par la maladresse du peintre, mais singulièrement enflées et ornées de hautes guêtres, selon la mode anglaise adoptée, on sait pourquoi, par Sa Majesté Louis XVIII, ainsi que par bon nombre de gros bourgeois imitateurs.

La légende de l'enseigne portait, sur deux lignes, ces mots allemands :

Zùm gemùthlichem Nock.

'Gasthaus.

Qui signifiait : *Au Bonhomme Nock. Auberge.*

L'établissement se composait : d'une petite pièce carrée donnant sur la rue, où était un grand comptoir à deux places, chargé de bocaux de fruils à l'eau-de-vie. Une Alsacienne ayant franchi l'âge des aventures périlleuses, trônait à ce comptoir avec beaucoup de dignité, et surtout avec cette douceur qui caractérise le beau sexe des provinces rhénanes ; et quand le père Nock venait s'asseoir près de madame Kiefer, étalant la

sérénité de sa large figure posée sur un menton à trois étages, les chalands disaient à ce couple pacifique : Le bonhomme Nock épousera tôt ou tard la veuve Kiefer, car les deux font la paire. »

C'était dans cette première pièce que se consommaient le café, le petit verre, les prunes, le punch, le vin chaud et autres friandiscs. On y fumait et on y lisait le *Drapeau blanc* et le *Rheinische-Bote*, seules gazettes qui, grâce à leurs principes politiques et religieux, eussent accès dans la maison.

Deux grandes salles faisaient suite à cette première pièce; elles étaient meublées de longues tables en bois de chêne où venaient s'asseoir, pour y déjeûner et dîner, les chalands du bonhomme Nock. S'il n'existait pas, dans tout Paris, restaurant plus rustique, on n'aurait pas, non plus, rencontré maison plus propre, service plus exact, honnêteté plus obligeante. Chaque tête de clou y reluisait, et on se mirait dans l'étain de la vaisselle. Après trois mois d'installation, madame Kiefer et le sommelier Friedrich étaient obligés d'engager leurs clients retardataires à aller se promener au Luxembourg, en attendant qu'on leur

eût fait place. On venait des quatre points cardinaux de la capitale, manger la choucroute, et vider les canettes du père Nock, qui, lui, ne savait renvoyer personne tant il avait le cœur sensible et l'humeur concilante.

De midi à cinq heures, les grandes salles étaient désertes, et de sept heures du soir à onze, elles étaient transformées en brasserie décente, où affluaient hommes et femmes en vestes ou carricks, chapeaux, casquettes et bonnets. Ce n'était pas la mise, mais le maintien, qui donnait droit d'entrée.

La cuisine, l'office, le laboratoire et quelques menus recoins complétaient le rez-de-chaussée. Quatre chambres et un cabinet, éclairé par un œil-de-bœuf, composaient le premier étage. De ces chambres, la plus belle, la plus commode, la mieux située et meublée avec un certain goût, pour ne pas dire avec luxe, appartenait à Paul Delmas, qui avait changé de nom, et s'appelait Lemoine, pour échapper à la tyrannique inquisition du commandant de la première division militaire qui se faisait un titre, à la cour, de sa sévérité à expulser de Paris tous ses anciens compagnons d'armes. Puis venait la chambre proprette,

mais fort simple de la veuve Kiefer, puis celle de Friedrich toute barbouillée de peintures à fresque, dignes de sa glorieuse enseigne; puis enfin celle du bonhomme Nock, la plus humble des quatre, dont les murs sans tapisseries avaient pour unique ornement, à l'exception d'un lit sans rideaux et de quelques meubles grossiers, mais indispensables, une grande gravure offrant les six portraits des membres de la famille royale, portraits qui, disposés sur la courbe d'une ellipse encadraient la scène touchante des adieux de l'auguste Louis XVI à sa sœur, à ses enfants et à la reine, le 21 janvier de détestable souvenir.

Il était environ trois heures de l'après-midi, lorsque le capitaine que nous avons laissé, rue de Vaugirard, se dirigeant du n° 87 au n° 89, tourna le loquet de cuivre en cou de cygne de la porte vitrée de l'auberge du bonhomme Nock. Madame Kiefer était au comptoir, occupée à garnir des bocaux, et Friedrich cassait du sucre dans l'une des salles du fond.

A la vue de ce personnage, long comme une perche, flottant dans une immense lévite comme un battant de cloche sous son enveloppe d'airain, et trempé comme un terre-neuve sortant d'une rivière, la bonne madame Kiefer

éprouva nn frisson compâtissant et s'écria en allemand, croyant parler à un campatriote :

— *Mein Gott ! sind sie durchnasst !*

— Plaît-il ? répondit le capitaine, pendant que les basques de sa lévite arrosaient le plancher.

— Pardon, monsieur, reprit la veuve. J'ai dit: mon Dieu ! que vous êtes mouillé !

— C'est l'exacte vérité, ma bonne dame ; mais, je n'ai ni carrosse ni parapluie.

— Voulez-vous prendre un verre de kirsch pour vous réchauffer ?

— Pourquoi donc pas, chère dame, le kirsch est l'ami de l'homme.

— Friedrich, cria madame Kiefer, un kirsch, dépêchez-vous. Veuillez-vous approcher du poële, monsieur.

— Mais, dit le capitaine : n'ayant ni carrosse ni parapluie, si je n'avais pas d'argent pour payer le kirsch en question ?

— Vous l'auriez toujours bu, et l'estomac ne s'en plaindrait pas.

— Ah çà ! c'est donc ici, véritablement la maison du bon Dieu ?

— Non, monsieur, c'est la maison du bonhomme Nock, répondit simplement la veuve, sans chercher sa phrase.

— *Foilà*, dit Friedrich en suivant le capitaine! puis, reculant de quelques pas, il leva les yeux au plafond comme pour y chercher, où et quand il avait vu la figure de ce nouveau consommateur.

— Est-ce qu'il est en course par ce fichu temps, le bonhomme Nock? demanda le capitaine.

— Non, grâce au ciel, répondit madame Kiefer, le pauvre père Nock est trop prudent pour s'exposer à ramasser un

rhume? . Il ne sort jamais qu'à pieds secs, et chaussé de laine encore...

— Il est donc à la maison ?

— Sans doute.

— Ayez, alors, l'obligeance de le faire prier de venir trinquer avec moi.

— Très-volontiers ; mais le père Nock ne trinque avec personne.

Fichtre ! il est donc devenu aussi fier que douillet ?

— Fier ! ah ! non pas, mais sobre à étonner une demoiselle ; il ne boit que de la bière trempée d'eau, voilà pourquoi on ne trinque pas avec lui. Friedrich, allez annoncer monsieur..

Guel est fodre nom, monsir? demanda Friedrich qui estropiait le français avec toute l'intrépidité de l'accent tudesque.

— Mon nom, pourquoi ? dit le capitaine.

— *Barce gue bir nommer ine bersonne, il est pon de safoir gômment elle s'abelle.*

— Tu annonceras un ami du roi, un chevalier du Lys !

— *Ein âmi ti roi, ein chifalier ti Lys, et aussi le gâbidaine Mijaux che grois ?*

— Tiens ! loustic. tu me connais ?

— *Oh! ya, j'avre gonni fous, monsir, guelque bart....*

— A Roquencourt, j'y suis! eh bien? tant mieux; quoique le souvenir ne vaille pas le diable... Va-t-en faire ma commission.

— *Monsir ponhomme Nock ne la brentra bas pien la gômmission, mais chi fais dou te même.*

Freidrich monta chez le vieux Nock,

mais comme il ne voulait pas s'exposer à une rebuffade, il se garda bien de dire qu'il avait reconnu le capitaine Michaux, qui, ainsi que tous les officiers à demi-solde battant, par contrebande, le pavé de Paris, était consigné à la porte de l'auberge. Il se contenta d'annoncer *ein àmi ti roi, ein chifalier ti Lys.*

Nock acheva rapidement de faire sa barbe, endossa une chaude veste en molleton, se coiffa d'une casquette de loutre et descendit au rez-de-chaussée par un escalier tournant qui râsait le

poële où le capitaine dégustait son troisième petit verre de kirsch.

Arrivé à l'avant dernière marche de l'escalier, Nock aperçut Michaux et s'arrêta haletant, comme un buffle à la rencontre d'un jaguar.

Le capitaine courut à son ancien camarade, et, s'emparant des deux mains qu'il ne lui tendait pas, il lui dit avec une joie réelle :

— Ne nous embrasserons-nous pas, nom d'une pipe ?

— Que me voulez-vous, monsieur ? répondit Nock en fronçant le sourcil, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Oui dà! riposta Michaux, crois-tu que je suis venu ici pour m'y faire une querelle ? Crois-tu que j'aie oublié les avertissements que tu me donnas à Versailles le 1er juillet passé ? Non, non, je suis bien changé, va, plus changé que

toi, glissa le capitaine à l'oreille de Nock qui écoutait avec réflexion, et voila pourquoi je suis venu frapper à ta porte. Ma présencc dans ton auberge te sera profitable et me sauvra la vie. Maintenant, jette-moi dehors si cela te fait plaisir, le jour sera bien choisi... On ne mettrait pas un caniche dans la rue.

— S'il s'agit de te sauver la vie, je suis trop bonhomme pour te repousser, et...

— Sans doute, interrompit Michaux la vie et plus encore, l'honneur.

— J'écoute, reprit Nock, parle et sois bref, mes pensionnaires vont arriver.

— Ils ont une fameuse chance, tes pensionnaires.

— Laquelle ?

— Celle de savoir où ils pourront dîner.

— Et toi ?

— Moi ! depuis quarante-huit heures, je n'ai que quatre gouttes de kirsch dans le fanal, dit le capitaine en vidant brusquement son quatrième petit verre, et çà ne tient pas de place, le kirsch, çà se digère aussitôt mâché.

— Alors, tu as bien fait de venir me trouver, je te ferme ma porte, mais je t'ouvre ma bourse.

— Nous verrons !

— Comment ! nous verrons !

— Oui, quand nous aurons causé, tu changeras de gamme. Mais il faut que nous causions seul à seul, et comme tes pensionnaires vont venir, invite-moi à dîner dans tes petits appartements.

— Michaux, ce sera pour la première et la dernière fois!

— Tu ordonneras, et j'obéirai.

— Parole d'honneur?

— J'en prends à témoins Dieu et le Roi.

Nock regarda le capitaine d'un air hébéte; puis, sans lui rien répondre :

— Friedrich ? cria-t-il

— *Monsir*.

— Deux couverts dans ma chambre ; à dîner pour quatre et du vin pour 6. Tu

es toujours bonne fourchette, Michaux ? ajouta Nock en remontant son escalier, suivi du capitaine.

— D'autant que, quand je dîne par hasard, c'est pour deux ou trois jours, mon vieux. — La place est investie, ajouta-t-il dans sa barbe, et le siége ne sera pas long.

— *Té kiferts, guatre tiners, et ti fin bir six !* marmotta Friedrich : *Monsir Ponhomme Nock il sera bombette ce soir, chen suis sir.....*

Mâ voi! chen suis pien aise, bauvre ger homme ti pon Tié... Che serai bombette moi auzi... Dembire.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

Inter-Pocula.

— Pécaire ! comme tu es logé ! dit le capitaine Michaux en entrant dans la chambre de Nock ; tu as donc eu le talent de faire les orges du temps de l'*autre* ?

— Nous sommes ici pour causer; mais je t'en prie, pas un mot de politique.

— Tu es susceptible comme un gendarme, mon bon; ai-je parlé politique?

— Tu as parlé de l'*autre*, et cet autre-là n'est plus mon homme.

— Ah bah!

— Pure vérité, je suis l'humble et fi-

dèle sujet du roi de France, Louis-le-Désiré; je déteste les horreurs et les erreurs de la Révolution; je vis heureux, paisible; je paie patente et mes contributions...

— Voire la contribution de guerre pour les sept cents millions à lâcher à nos amis les alliés?

— Eh! donc! qui casse les verres les paie. Nous nous sommes amusés à tout casser dans l'univers pendant vingt ans.

Aujourd'hui nous payons. *Qu'est-ce que voulez-vous?* C'est logique, ça.

— Eh bien! donne la patte... je suis ravi de me rencontrer avec toi sur cette opinion. Hier, pas plus tard, figure-toi que j'ai tué un homme, un grand flandrin de Bavarois, parce qu'il s'obstinait à dire qu'il était infâme et bête aux Français d'avoir donné trois millions au prince Blücher, trois millions pris, comme part de gâteau, sur les cent millions de l'*emprunt forcé*.

Le prince Blücher a bien mérité ces

trois petits millions, que diantre! pour la bonne râclée qu'il nous a donnée à Waterloo.

— Sans doute, dit Nock avec flegme, pendant que le capitaine l'examinait en dessous pour guetter sa réponse, — on ne saurait nier qu'à Waterloo, nous avons reçu une brûlée complète, grâce à l'armée du maréchal Blücher, et ce n'est pas trop de trois millions pour payer ce bon service rendu à Sa Majesté...

— Et à la France! interrompit le capitaine. Car, vois-tu? mon brave Nock,

si nous avions triomphé à Waterloo, nous aurions encore l'Europe sur les bras, et il était grand temps que la guerre eût une fin... Nos campagnes désolées manquent de laboureurs, toutes les familles sont habillées de noir, comme dans la chanson de *Malbrough s'en va-t-en guerre!* et je me souviens d'avoir payé vingt sols ma demi-tasse : deux sols pour le café, dix-huit sols pour la cassonnade! Ce n'était pas un temps, ce temps-là, et, entre nous, disons-le franchement, l'usurpateur ne paie pas trop cher, à Sainte-Hélène, le million d'hommes que son ambition enragée a fait tuer... Hein! est-ce vrai, ça?

— C'est correct, répondit Nock en réprimant un léger tressaillement que Michaux ne put pas saisir ; sais-tu que tu parles joliment bien ? ajouta-t-il en joignant les mains sur son gros ventre, et faisant innocemment rouler ses pouces. Où diable t'es-tu formé à l'éloquence ?

— A l'école du malheur ! soupira le capitaine en avançant piteusement sa lèvre inférieure. Rien ne porte à l'éloquence comme la diète.

— Ça se conçoit, reprit Nock, la langue affamée ne caresse que des mots.

— Hélas! oui, ah! mon bon, j'ai douloureusement réfléchi depuis le jour de notre séparation, et le dernier conseil que tu me jetas m'est souvent venu à la mémoire... Il m'a sauvé, ce conseil, quoique je sois plongé dans la panne et la débine à te faire frémir.

— Quel conseil t'avais-je donc donné? demanda sournoisement Nock.

— Tu m'engageas à me retirer des

affaires, à être sage, à vivre en bonhomme...

— Eh bien?

— Eh bien! j'ai d'abord fait fi de ton plaisir. J'ai pris plaisir, ai-je été bête! mais l'ai-je été, mon Dieu! — j'ai pris plaisir à chercher dispute aux Prussiens, aux Anglais, aux Russes, aux Autrichiens, Saxons, Bavarois, Wurtembergeois, Espagnols qui campaient au Luxembourg, aux Champs-Élysées, en Bretagne, en Normandie, en Alsace, en

Lorraine, en Champagne, en Bourgogne, en Provence, en Gascogne, et j'en ai tué partout de ces pauvres braves gens, dans les rues, aux barrières, sur les quais, sur les ponts, à travers champs, en plein midi, aux réverbères, à la chandelle, aux quinquets, comme à la belle étoile; j'en ai tué ou estropié une centaine, au fleuret, à l'espadon, au pistolet, même au fusil; je m'étais fourré avec les partisans du colonel Brice; des fameux lapins tout de même quoique servant une mauvaise cause; j'avais juré de massacrer jusqu'au dernier des goujats qui souillaient le sol de la patrie.

— Capitaine Michaux, interrompit Nock, vous venez d'employer une expression que je ne peux pas laisser passer : les troupes de la Sainte-Alliance n'ont jamais eu de goujats dans leurs rangs.

— Loin de moi la pensée de cet outrage, reprit le capitaine en se découvrant. Je te parle à cette heure comme je te parlais jadis, à l'époque où je poussais la folie jusqu'à vouloir exterminer à moi seul, et un par un, les douze cent mille hommes qui grugeaient la France.

— Gruger! interrompit encore le bonhomme Nock.

— Oui, comme c'était leur droit. Ne l'avaient-ils pas conquise, cette France déshonorée par la Révolution et abâtardie par l'insolent régime du sabre?

— A la bonne heure!

— C'est donc après avoir fait les cent

dix-neuf coups que je me suis trouvé licencié avec tous les brigands de la Loire, en demi-solde d'abord, puis tout bonnement réformé, grâce à mes bêtises, et crevant de faim sur les trottoirs de la capitale; oui, crevant de faim, car une banqueroute m'avait raflé mon dernier liard.

— *Foilà le tinné*, *Monsir*, dit Friedrich en entrant chargé d'une pile d'assiettes et de bouteilles, *c'est bas mon vaude, si j'avre vaid adendre, il y a drob de monde en pas.*

— N'est-ce pas le hussard que tu as voulu étrangler à Rocquencourt ? demanda Michaux à Nock.

— *Ui, Monsir gâbidaine, c'êdre moi-même que Monsir ponhomme Nock il avre denu endre ses krosses bâttes à Roguengur et auzi à Faderloo. Le korge il me vaid mal, guand che sonche à ces peaux chours où j'avre gonni Monsir ponhomme Nock.*

— Allons! bavard, dit Nock, en Allemand, à son Michel Morin, mets le cou-

vert, garnis la table, trois bûches au feu et laisse-nous.

Friedrich obéit ponctuellement à la prussienne, c'est-à-dire, sans souffler mot, et se retira lorsqu'après trois rapides voyages, il eut mis sur la table trois plats de résistance et quatre litres de vin rouge.

— Continue ton récit, reprit Nock, s'adressant au capitaine, auquel il fit passer une assiette chargée d'un kilo-

gramme de veau rôti. — Tu en étais, je crois, à l'époque de ta débine.

— Et j'y suis toujours, pécaïre ! donc un jour, je me trouvai maigre comme un cent de clous et sans un os à ronger. Bigre de bigre! mon cher, voilà de la belle et bonne viande comme je n'en ai mangé qu'une fois dans ma vie, à Berlin où nous avions eu l'indiscrétion de nous loger en 1806. Non, sauf le respect dû au malheur, avouons que c'est un fier intrigant que Buonaparte ! il se fourrait partout, sans la moindre politesse, le mal élevé...

Nock avala d'un trait un grand verre de vin pour cacher le trouble que lui causait l'insulte lancée à son idole. Pendant qu'il buvait, Michaux, qui l'imita, cligna de l'œil avec satisfaction.

— Après ! dit Nock, en posant son verre avec calme et dignité.

— Fameux bourgogne, reprit Michaux; je croyais que les Autrichiens n'en avaient pas laissé... Bref, ne sa-

chant que devenir, j'eus l'idée de m'adresser au curé de ma paroisse pour lui demander si, dans l'extrémité où je me trouvais, le suicide serait un crime. Le croiras-tu, cher ami, ce brave homme de curé ne me repoussa pas, comme l'auraient certainement pensé les libéraux et toute la clique tricolore avec laquelle j'ai trop longtemps vécu; il m'accueillit au mieux, me nourrit à sa table et entreprit la rude besogne d'éclairer moralement et politiquement, mon esprit: ce fut ce généreux apôtre...

— A la santé de ton apôtre! inter-

rompit Nock impatienté, mais toujours froid.

— A sa santé spirituelle, hélas! car il est mort à la peine, le cher homme!... J'avais la tête si dure et le cœur si rebelle!

Ici, Nock et Michaux trinquèrent deux fois, coup sur coup, et entamèrent leur second litre.

— Néanmoins, il put, continua Mi-

chaux, jouir de son succès avant de passer l'arme à gauche.

Oui, mon ami, ses yeux se fermèrent sur un fervent royaliste. J'étais entré au presbytère, buonapartiste et païen, j'en sortis chouan et dévot : Vive le Roi! vieux Nock, hors de là, point de salut!

— Vive le Roi! répéta Nock.

— Et à la santé de son auguste famille! reprit le capitaine.

— A la santé de son auguste famille! répéta Nock sans sourciller..

CHAPITRE TROISIÈME.

III

Inter-Pocula. (*Suite*).

Du second litre, nos camarades passèrent au troisième, qu'ils attaquèrent rondement.

— Et puis après? demanda Nock en faisant claquer sa langue.

— Sapristi! fit le capitaine en se grattant le front, il est chaud, ton bourgogne!

— Pas mal! il est né en 1811.

— Et n'a pas été baptisé, le parpaillot! Pour lors, quand je me suis vu en possession des vrais principes d'un bon Français, j'ai voulu donner au gouver-

nement du roi des preuves de mon zèle, un peu tardif il est vrai. J'ai fréquenté les anciens compagnons de mes débauches politiques, et j'ai tenté de les ramener à la raison, à la vertu. Ces obstinés, tu le croiras, m'ont traité de renégat, d'apostat... de vieille bête et de cornichon. Je me suis fâché. J'en ai tué deux, deux beaux hommes, ma foi!...

— A leur résurrection! interrompit Nock levant son verre.

— Et à leur damnation! répondit Michaux.

Le quatrième litre disparut.

— Nom d'une pipe! ma tête commence à fumer! s'écria Michaux.

— Après! dit Nock, en se levant pour sonner.

— Où en étais-je? demanda le capitaine.

— Aux deux brigands que tu as tués

au nom de tes opinions nouvelles, répondit Nock, qui regagna sa place en trébuchant.

— Ah! ah! reprit Michaux, le bourgne te chauffe, mon vieux; est-ce que tu ne saurais plus porter la voile?

— Moi!.... je suis devenu mioche, mon bon... Je n'avais pas bu depuis longtemps, et je me trouve un peu saisi... Bah! c'est si bon de retrouver un camarade, qu'on peut bien se pi-

quer le nez, une fois... par... hasard... hein ?

— Parbleu ! Moi, vois-tu ? dans ces occasions-là, je boirais un tonneau, qu'il n'y paraîtrait pas... pas plus que sur la main.

— *Foilà, Monsir,* dit Friedrich en entrant.

— Du vin, cria Nock, et toujours du même.

— *Gombien de piteilles?*

— Douze.

— *Tize! mein gott!*

— Café, cognac et kirch.

— *Gavé, goniac...*

— Apporte le tremblement, interrompit Michaux.

— *Le dremplement!* répéta Friedrich abasourdi : *Che gonnais bas!*

— Et dépèche-toi, reprit Nock.

Friedrich se retira en marmottant :

— *Monsir ponhomme Nock, il fa brentre ein ponne kilode, ein vameuse kilode!*

— Et puis après? redemanda Nock en souriant, au capitaine, avec la gaîté d'une ivresse naissante.

— J'ai donc cru qu'après m'être converti et après avoir voulu convertir les bleus; qu'après avoir tué pour la glorification des vrais principes, deux récalcitrants, j'obtiendrais des ministres tout ce que je voudrais, et j'ai voulu donner aux solliciteurs un exemple de modération : j'ai demandé à entrer dans la garde royale avec mon grade. Refus sur toute la ligne, mon bon. J'ai demandé la croix de Saint-Louis... Nix! J'ai demandé une place d'adjudant dans l'un des palais royaux... Bernique! J'ai demandé à entrer dans la ligne... Ah! ouich? J'ai demandé une pension.... Bonsoir, les voisins! On m'a nommé chevalier du Lys

— Les ingrats ! murmura Nock.

— Eh ! non, mon vieux, eh ! non..... mets-toi à leur place. Nous avons, toi et moi, commis trop d'abominations sous l'*autre*, en Égypte, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Russie, en France, pour que nos péchés soient lavés par quelques jours d'expiation. Ce n'est pas l'ingratitude des ministres qui me punit, c'est la juste colère du ciel... Je ne me plains pas du gouvernement du roi ; je me plains de mes plus funestes erreurs.

— *Ch' aborde doud exebdé le dremplemend,* dit Friedrich, qui apparut un panier sous chaque bras : *Montame Kiefer il gonnait bas qu'est-ce gue z'est le dremplement...*

— Et enfin ? demanda encore Nock en versant une rasade et buvant tout d'un trait.

— Alors, reprit Michaux après boire, comme je crevais de faim et de soif, avec mes principes sains et substantiels, je me suis retourné vers les bleus.

— Ah! ah! voyons, dit Nock.

Et le cinquième litre alla rejoindre les quatre premiers.

— *Mein gott! gomme il afale ça!* pensa Friedrich qui s'était retiré dans l'embrasure d'une fenêtre : *Monsir ponhomme Nock il fa domper tans les printessingues, c'est sir.*

— Eh bien! reprit Michaux, les bleus

m'ont renié, oui, mon cher, ils ont dit que j'étais passé à l'ennemi, que c'était à moi de me débarbouiller... Ils m'ont chanté un tas de bêtises, ils m'ont appelé : chouan, jésuite, Trestaillon, verdet et ne m'ont donné ni une place, ni un centime... Je ne demandais qu'une place de garde-chasse chez un de leurs richards...

— Ceci est un peu fort de café ! s'écria Nock avec indignation.

— Hein ! que penses-tu maintenant

du patriotisme? Ils sont frais les tricolores!

— Le *gavé! foilà,* dit Friedrich en se précipitant.

— Va pour le café, reprit Michaux.... Mais ouvrons une fenètre, voilà six litres que nous avalons et j'étouffe.

— De sorte que tu es sans le sou? de-

manda Nock, versant du kirch et buvant pour l'exemple.

— Sans le sou, sans logis, sans crédit. Refuse de me donner asile chez toi, et j'irai rendre mon... dernier... soupir... à la voirie... Cré bombe! le fam.., eux kirch! Ah! quelle chance que j'ai eue de rencontrer ton enseigne; car... ton portrait est frappant... ton peintre est un grand peintre!

— Qu'est-ce tu fais là, magot? dit

Nock à Friedrich... Au lieu de nous regarder boire, bois toi-même, imbécile.

— *Oh! le beindre c'esdre moi, j'afre bindir-liré monsir ponhomme Nock...*

— Avale, te dis-je... bois tout le panier; une fois n'est pas coutume, mais tais-toi.

Friedrich ne se le fit pas répéter, il at-

taqua le bourgogne en homme décidé à imiter son maître.

— Moi, déclama Nock, je n'ai pas eu besoin d'aller à confesse pour abjurer mes hérésies... Mais tu vas t'endormir, mon bon..... Je crois que tu méprises mon cognac... un cognac qui vient de Cognac, département de la Charente...

— Ma patrie, répondit le capitaine... donne-moi du cognac, c'est l'ami de

l'homme... l'ami à perpétuité... En veux-tu, Friedrich? ajouta Michaux, dont la tête commençait à rouler d'une épaule à l'autre.

— *Che groiv pien! le goniag, c'esdre le vil en guadre de l'esdomag!*

— Faut te dire, continua Nock, que j'ai toujours été royaliste au fond du cœur. Moi... je n'ai servi sous l'*autre* que par force... bois donc, malin, ne vas-tu pas te laisser battre, le verre en main,

par un homme qui, depuis plus de six mois, vit comme un cap... capu... capucin.

Nock acheva ces mots d'une voix enrouée : sa langue était devenue pâteuse, son geste incertain.

— Verse... et... tu verras... Friedrich, viens trinquer, cria Michaux, dont l'œil flamboyait.

— *A la sandé de monsir ponhomme Nock,* ré-

pondit Friedrich mal assuré sur ses jambes.

— Après? reprit le capitaine, adoptant, de souvenir, la formule de Nock.

— *Ui après?* répéta Friedrich se versant du kirch.

— Eh bien! j'ai acheté la clientèle de... c'tte... auberge.

— Avec quoi? demanda Michaux.

— *Ui, afec guoi?* répéta Friedrich.

— Avec la fortune de mon pupille Paul Delmas, qui est beaucoup plus royaliste que moi... Il est enragé, lui... Je ne suis que... modéré près de ce gaillard-là... car si... j'ai toujours aimé... le roi... j'ai toujours *abominé* les... Cosaques.

— A bas les Cosaques! bredouilla

Michaux en se renversant sur sa chaise.

— Les Cosaques, et les Anglais, et les Prussiens, reprit Nock.... Ils ont voulu dévorer la France..... Je crois même qu'ils la... dévorent en ce moment.

Le capitaine se redressa par un violent effort, et, les yeux à fleur de tête, les lèvres frémissantes, il dit, arrivé au paroxisme de l'ivresse :

— Mort aux Anglais, mort aux geôliers de...

— L'Empereur, murmura Nock achevant la phrase.

— Vive l'Empereur! cria Michaux.

— A bas Blücher! reprit Nock.

— *A pas Pliguer!* répéta Friedrich en s'affaissant et roulant sous la table.

— Vieille bête! reprit Nock en souriant au capitaine, pour qui m'as-tu donc pris en venant raconter tes balivernes?... Je ne suis pas plus royaliste que toi.

— Moi, royaliste.... qui a dit ça? Vive Napoléon II... Guerre aux traîtres... Vive Lavalette qui.. hier, a joué des jambes au nez... de la... police.

— Mort aux assassins de Labédoyère... de Brune... de Ney ! continua Nock dont la face de lion avait pris une ex-

pression terrible... Ami, buvons à l'extermination de l'étranger.

— Oui... c'est... ce que je suis venu... te proposer... Nous cons... pi... rons, tu es des nôtres... tu en es... hein?

— Parbleu!

— Toi... et le petit... Delmas.

— Convenu... Quel est votre plan?

— Ah! je vais... te dire... le plan, je.... ne le connais pas encore bien; mais on te racontera ça... A boire! nom d'un petit... bonhomme, j'ai soif... Je fume! à boire!...

Le capitaine Michaux retomba sur son siége, et il heurta la table de son front brûlant.

Nock le poussa, sans pouvoir le relever; c'était une masse inerte; la vie ne se révélait en lui que par des tressaille-

ments nerveux, des soupirs et quelques hoquets prolongés.

Alors Nock s'assit paisiblement, se croisa les bras et se mit à sourire.

Dans ce même moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et Paul Delmas entra.

— Venez, mon lieutenant, dit Nock d'une voix paternelle ; venez voir comment je traite vos ennemis.

— Mes ennemis !

— Sans doute, regardez cet homme... Le reconnaissez-vous ?

— N'est-ce pas le capitaine Michaux ?

— Oui, un pauvre écervelé malgré ses cinquante ans... Il est venu, poussé, je ne sais encore par qui, tenter de nous embaucher, vous et moi, afin de nous

jeter tous les deux dans une conjuration où il perdra sa tête.

Vous voyez quel confiance on peut avoir dans ces habiles conspirateurs..... Pour s'emparer de leur secret, il suffit de déboucher quelques bouteilles..... Le secret est au fond de la dernière qu'on a vidée... Ah! mon enfant, que cette leçon vous serve. Étouffez la funeste ardeur qui vous dévore, n'entrez dans aucun complot... Vous seriez infailliblement, ou trahi et vendu par de faux frères, ou livré par des maladroits.

— Mais, mon ami, je n'ai aucune envie de conspirer.

— Vous n'êtes pas sincère, mon lieutenant... Le chagrin qui vous ronge le cœur vous porte, malgré vous peut-être, à tenter de terribles aventures... Faites comme moi, dormez..... Au temps où nous vivons, dormir, c'est vivre; et vivre, c'est attendre la vengeance que Dieu prépare à nos humiliations.

— Eh bien! donc, vieux Nock, dit

Delmas en riant... bonsoir, je vais dormir.

— *Qu'est-ce que voulez-vous?* mon Dieu! murmura Nock quand son pupille eût disparu : j'aurais, du moins, fait tout ce que j'aurai pu... Mais il périra, le malheureux! il périra, et moi... le même jour que lui, à la même heure.

— *Fife l'Emberir!* grogna Friedrich en se roulant sous la table : *Oh! guelle ponne kilode! mon tié guelle ponne kilode! à pas Pli–*

guer et Fillinkdon! fife le goniag et monsir ponhomme Nock!

Nock, dont le vaste estomac avait englouti, sans le moindre trouble, plus de liquide qu'il n'en avait fallu pour assommer Michaux et Friedrich, se leva de table, sortit de sa chambre, dont il ferma la porte à double tour, et alla s'asseoir paisiblement à côté de madame Kiefer, à son comptoir.

Le lendemain, de très-bonne heure, Nock entra dans sa chambre. Friedrich

était réveillé, le capitaine dormait encore.

— C'est bien, dit le brave aubergiste à Friedrich qui, tremblant comme une feuille, cherchait à s'excuser, te souviens-tu de ce qui a été dit ici hier ?

— *Non, Monsir, che ne me rabelle rien ti toud, absoliment rien... J'avre le dêde malade et krosse gômme eine maison.*

— Alors, laisse-moi, et si jamais tu dis

un mot de ce souper, je te renverrai en Prusse, où tu seras bien reçu.

— *Oh ! mein Gott, che me brilerais le cervelle blitod que te fous guidder.*

— Allons, Michaux, debout ! dit Noćk au capitaine lorsqu'il se vit seul avec lui.

— Qu'est-ce qu'il y a... Ah ! ah ! c'est toi, cher ami... Nom d'une pipe ; les matelats sont mal rembourrés... Tiens ! il

fait jour! fichtre! je me suis un peu oublié.

— Un peu... oui.

— Ma foi, tant pis! pour avoir bien dîné, je n'en servirai que mieux le roi.

— C'est mon avis... buvons-nous un coup à la santé du roi?

— Je le crois bien.

— Le coup de l'étrier?

— Hein !

— Le dernier, mon bon

— Comment! tu ne me donnes pas la table et le logement, en attendant que j'aie trouvé une place.

— Non, mon fils, non.

— Et pourquoi ?

— Dam ! parce que...

— Ingrat ! cœur de roche... après tout ce que je t'ai dit hier.

— Hier... ma foi j'étais *paf* hier, et je ne me souviens de rien... Est-ce que tu te souviens, toi ?

— Non, pas trop ; mais je ne peux pas avoir oublié qu'hier j'étais sans feu ni lieu, et qu'aujourd'hui...

— Tu es sans lieu ni feu, mon ami. Vois-tu ? je suis un fervent royaliste, moi, un verdet, un Trestaillon,..

— Eh bien?

— Eh bien! tu me parais encore un peu encroûté du buonapartisme... tu n'es pas assez blanc, tu n'es pas assez pur... Purifie-toi, mon vieux, purifie-toi... tu me compromettrais... Allons! à la santé de Sa Majesté très-chrétienne.

Nock, tu me gouailles?

— Moi! allons donc!

— Ainsi, tu me chasses?

— Non, je te remercie.

— Et si tu me fâchais!

— Vieille bête; répondit Nock, en montrant ses bras de géant, et levant un doigt vers la porte.

— Prie Dieu que je ne prenne pas ma revanche, murmura le capitaine en sortant sans se retourner.

— Ah! qu'il m'en a coûté! se dit le

bonhomme Nock... car, s'il boit mal, il se bat bien, ce pauvre Michaux... Au moins a-t-il du cœur pour tant de gredins qni n'en ont pas !

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Un chef de complot.

En sortant de l'auberge du bonhomme Nock (si nous persistons à donner le nom d'auberge à la taverne illustrée par le pinceau de Friedrich, c'est que Nock ne

lui en donna jamais d'autre, se faisant gloire de sa simplicité devant l'orgueil des traiteurs de Paris qui, à cette époque déjà, reléguaient cette expression dans le bagage suranné de la langue française pour décorer du titre pompeux d'hôtel les bouchons les plus infimes); en sortant de l'auberge du bonhomme Nock, disons-nous, le capitaine Michaux se retourna et montrant le poing à l'enseigne, il s'écria :

— Tu m'as roulé, vieux farceur! mais je t'aurai tout de même... Foi de Michaux, tu n'as qu'à te bien tenir... En at-

tendant, continua-t-il, avec quelque embarras, comment me tirer d'affaire, et que dire à mon ami Cordouan ?... Il va me prendre pour un jobard, et quand je lui aurai raconté ma mésaventure, j'aurai baissé de trois crans dans son estime... Allons, père Michaux, avale la douleur, tu ne seras jamais pendu plus haut que le gibet.

Le capitaine entra, pour acquit de conscience, dans le cabinet de lecture où il avait pris rendez-vous, la veille, avec le chevalier,

— Les journaux sont tous sans bandes, lui dit la maîtresse du logis, vous pouvez choisir.

—Madame, n'est-il pas venu hier chez vous un jeune homme habillé d'un carrick noisette ?

— Ah ! je le crois bien, il est resté de cinq heures à six, et de sept heures à minuit... comment vous nommez-vous?

— Marcelin.

— Eh bien ! monsieur Marcelin, votre ami m'a laissé un billet pour vous ; le voici..,

« Il parait que l'affaire marche bien puisque vous ne revenez pas, lut le capitaine, à qui le chevalier écrivait sous son pseudonyme. Ne pouvant coucher ici, je vais vous attendre chez moi. Venez chercher mes compliments sur votre rare habileté... Rien ne me surprend de la part d'un homme de votre trempe et de votre intelligence. »

— Elle est propre, l'habileté ; elle est

superbe, l'intelligence! pensa Michaux. Je suis plus bête que le peintre Friedrich et son enseigne.

Le capitaine descendit la rue de Tournon et prit la rue Mazarine, arriva au n° 57 de cette rue, il vit devant la maison dans laquelle il allait entrer, maison d'assez belle apparance, un fiacre dont le cocher ouvrait la portière, une femme enveloppée de fourrures qui cachaient la moitié de son visage, s'élança rapidement du pas de la porte cochère dans le fiacre.

Dans son mouvement précipité, la jeune femme accrocha sa pelisse au bouton de la portière et retomba sur le pavé. Michaux la reçut dans ses bras, et elle se retourna pour le remercier.

— Ah? mon Dieu! madame de Montville ! dit le capitaine avec un salut galant, que je suis donc fortuné de vous rencontrer ! C'est jouer de bonheur.

— Vous serez fréquemment heureux à ce jeu-là, Monsieur, répondit Ade-

line en souriant, car vous pouvez me voir, chez moi, une fois par jour.

— Je le sais, belle dame; mais quand je vous rencontre par hasard, c'est deux fois en un jour que je suis heureux.

— Impossible de lutter avec vous, capitaine Michaux : vous avez un esprit désespérant pour les pauvres gens ; mais pardon, si je vous quitte, je suis en tournée de charité....

— En tournée de charité? interrom-

pit Michaux ; j'ai bien envie de vous demander l'aumône.

— Je ne donne qu'aux malheureux.

— Ne suis-je pas le plus malheureux de vos admirateurs ?

— Vraiment.

— Sans doute, puisque de tous je suis le plus obscur.

— Vous êtes trop modeste, capitaine. Que les choses changent, glissa tout bas Adeline, et votre étoile resplendira.

— Que me fera sa splendeur, si...

— Si je ne suis pas éblouie ? Essayez, capitaine, essayez... Mais vous me prenez tout mon temps, et j'ai encore cinq ou six familles à visiter... Adieu... Vous verra-t-on ce soir?

— Pouvez-vous le demander ? il y a

donc des pauvres dans cette maison d'où vous sortez ?

— Pourquoi y serais-je entrée de si grand matin ?

— Dam !... Oh ! ne faites pas attention à ce que je dis. J'éprouve par momens, comme des accès de folie... je bats la campagne, je deviens absurde... Adieu, madame, à tantôt... je vais voir, moi, mon ami le chevalier de Cordouan.

— Ah ! interrompit Adeline avec une

négligence parfaitement jouée ; c'est juste, le chevalier loge ici; faites-lui de graves reproches de ma part.

— A quel sujet? demanda Michaux pendant qu'un bienfaisant sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

— Il m'avait promis d'obtenir une place pour mon protégé, un vieux soldat mutilé nommé Simon, qui habite une froide mansarde là haut, et cette place je l'attends toujours. Il est fier, Simon; l'aumône lui est dure, quoique je

m'ingénie à la lui faire accepter, et j'ai saisi, ce matin même, dans les yeux de ce noble invalide, de sinistres projets...

— Ah ! madame ! vous êtes un ange ! et je ne suis moi... ça ne peut se dire poliment à une femme ce que je suis...... Vous m'écraseriez la tête sous un de vos jolis pieds, que ce serait me faire trop d'honneur.

— Bon ! voilà que votre modestie galope. Adieu..... faites ma commission. ... et soyez sage !

Ce dernier mot fut lancé avec tant

d'art et de savante malice, que le capitaine Michaux en eût comme un bourdonnement d'oreilles. Il suivit des yeux le fiacre qui emportait Adeline ; et après avoir poussé deux ou trois soupirs dignes de ses larges poumons, il dit, parlant de sa personne avec l'irrévérence qui caractérisait dahs sa bouche ces sortes de monologues :

« Brutal, va! triple bœuf! jaloux stupide et cuistre! aller croire que cette femme adorable sortait de chez Cordouan!... Et j'ai failli le lui dire encore! Non... je suis un gredin!... les verdets

n'ont jamais faits pis! Au fait, à quoi suis-je bon? Mes amis politiques me chargent d'une mission d'où dépend, assurent-ils, partie d'un succès qui doit me mettre au pinacle; cette mission n'a rien de difficile, et je me laisse entortiller par un gros butor qui me joue sous jambes, et je me grise comme un portefaix, et... Michaux, tu n'es qu'un animal et la France est perdue si ceux qui travaillent à la sauver sont assez simples pour t'honorer longtemps de leur confiance. »

Le capitaine, tout en s'adressant ces

petits compliments, montait un bel escalier garni d'un tapis à baguettes dorées; il s'arrêta au second étage, composa son maintien et sonna bruyamment comme un Auvergnat.

— Le chevalier? demanda-t-il au laquais qui était venu lui ouvrir.

— Monsieur vous attend ; il a demandé deux fois déjà si vous ne vous étiez pas présenté... Je vais vous annoncer.

Le chevalier Maurice de Cordouan re-

çut Michaux dans sa chambre à coucher. Cette chambre, meublée avec luxe, était mignonne comme un boudoir de petite maîtresse, le lit était en ébène sculpté, qu'ornaient de doubles rideaux en damas broché d'or et de mousseline ouvragée. Une superbe pendule de Van Stetten, dont le sujet représentait les Heures de la Nuit fuyant devant l'Aurore, reposait sur le marbre noir d'une cheminée chargée de riches bagatelles.

Maurice, chaudement enveloppé dans une robe de chambre à fond violet et uni, les pieds chaussés de petites pantoufles mauresques, et perdus dans la fourrure d'une large chancelière, était

assis près du feu, ayant à sa droite un guéridon chinois garni d'une théière, d'une tasse et d'un sucrier; et, devant lui, un bureau à cylindre en bois de rose encombré de papiers. Deux panoplies décoraient le dessus de porte, et des médaillons de grand prix étaient enchassés dans la boiserie des corniches. Maurice avait l'air qui convient à l'oisive opulence. A le voir dans l'élégant désordre qui régnait autour de lui, on l'eût pris pour l'un de ces heureux désœuvrés qui n'ont d'autre souci en ce monde que celui de dépenser sans fatigue et sans trop d'ennui et leur gros patrimoine et les vingt-quatre heures que le ciel donne

tous les jours à l'homme pour qu'il travaille et se repose.

— Enfin ! s'écria gaîment le chevalier à la vue de Michaux, — vous voilà !... J'allais vous faire réctamer à la trompe et au tambour.

— Je ne mérite pas tant de tapage, mon cher ami.

— Je parie que vous avez une mauvaise nouvelle à m'annoncer.

— Une nouvelle exécrable !

— Le bonhomme Nock se refuse à être des nôtres ?

— Précisément.

— Bah ! ce n'est pas son dernier mot ?

— C'est, du moins, le dernier mot qu'il m'ait dit.

— J'entends ; mais depuis hier, mon

brave, si vous avez passé tout votre temps à l'auberge de...

— J'en sors, de cette auberge du diable. J'y ai couché !...

— Alors, vous avez eu du temps de reste pour causer. Racontez-moi d'un bout à l'autre votre conversation ; peut-être y trouverai-je de quoi nous satisfaire nous et vous... D'abord une tasse de thé et un verre de rhum.

— Du rhum ! merci, je sors d'en pren-

dre comme on dit. Du thé! je veux bien, quoique ce soit un peu fadasse. Eh bien! mon cher Cordouan, mentir ne me servirait à rien, n'est ce pas? Je vais donc vous défiler mon chapelet... il m'a roulé, le gredin, il m'a roulé! J'avais d'abord mené ma barque très-gentiment, j'avais solidement pris pied dans la maison, j'avais intéressé à mon sort ce vieux sanglier de Nock qui vit dans sa tabagie alsacienne comme une huître dans sa coquille; je m'étais fait passer pour un converti à la sainte cause, pour un chevalier de la fidélité, pour une canaille de renégat... Sapristi! j'avais terriblement bien joué mon rôle, et le vieux requin

allait mordre à l'hameçon, c'est sûr, lorsque .. votre parole, mon cher Cordouan, que vous n'allez pas me détester pour ce qui me reste à dire.

— Vous détester, vaillant Michaux! détester un homme de cœur et d'esprit! allons donc... Tenez, fumez-moi cette pipe turque; je l'ai chargée à votre intention... c'est une pipe du Caire qui me vient du roi Murat.

— Murat! s'écria Michaux en se dé-

couvrant avec respect, ô grand homme! si tu nous avais commandés à Waterloo, nous cavaliers...

— Napoléon serait aux Tuileries, et le roi de Naples n'aurait pas été fusillé à Pizzo.

— Ne me parlez pas de ces abominations-là, elles me rendent furieux... Les deux géants invulnérables d'Eylau fusillés! c'est un mauvais rêve.

— Après cela, mon ami, si l'Empereur

était aux Tuileries, nous ne serions pas, vous et moi à la tête d'une conspiration qui doit replacer Napoléon II sur le trône de son père ; vous seriez tout au plus chef d'escadron, tandis que sous peu, vous serez général de division et pair de France ou sénateur.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Un chef de complot. *(Suite.)*

— Croyez-vous donc que je travaille pour moi ? interrompit Michaux. Dieu m'est témoin que je porterais sur-le-champ, ma tête sur la place de Grève

pour que les alliés n'eussent jamais sali la France de leurs gros vilains pieds.

— Ah ! je vous connais bien, cher capitaine, je sais jusqu'où va votre patriotisme; mais il faut accepter les faits accomplis, et tirer profit des chances de l'avenir ; or, je connais quelqu'un qui ne fera pas fi de vos grosses épaulettes, à moins que je n'aie, en ceci, contre mon habitude, la vue très-courte.

— Et ce quelqu'un ? demanda Michaux en tressaillant à la pensée que Cordouan

voulait parler de madame de Mont-Ville.

— Nous en reparlerons en temps et lieu. Fumez votre pipe et reprenons notre sujet. Je dis votre pipe, parce que je vous prie d'accepter, en gage de respectueuse amitié, ce souvenir du roi Murat.

— Vous me comblez ! s'écria Michaux les larmes aux yeux. Je vais cependant baisser dans votre estime... Enfin *Qu'est-ce que voulez-vous?* comme dit cet imbécile de Nock, puisqu'il faut accoucher.

accouchons. Donc, j'étais maître de la situation, je m'étais fait si petit, si bas, si scélérat aux yeux de Nock, qu'un mot ou deux de plus, et la moutarde lui montait au nez. Vous comprenez... je m'attendais à le voir me sauter à la gorge, m'appeler pendard et me reprocher mes trahisons. Dès lors, notre homme se démasquait, et une fois démasqné, je le tenais.

— Bravo ! jamais on ne joua plus serré. Vrai, je n'aurais pas trouvé cela, ni moi ni tant d'autres qui se croient des prodiges. Eh bien ?

— Eh bien ! patrouille ! Pour en venir à mes fins, j'avais dû manger peu et boire beaucoup ; et puis ma tête fumait comme un volcan, ma pensée pétillait comme une flamme de bois vert... Ce satané Nock a une bonne cave, du bourgogne de la comète, du kirsch de Bade et du cognac de la Charente, mon pays.

— Et pays de François I[er], patrie généreuse des gens de cœur et d'esprit.

— C'est possible, mais le cognac, le bourgogne et le kirsch, mêlés ensem-

ble, m'ont tapé sur la boule, et je m'en suis donné comme un pourceau... oui, comme un porc... le compliment n'est pas de trop.

— Où donc est le mal ? répondit Maurice riant de bon cœur.

—Comment! où est le mal? comme vous y allez ? Sachez donc que je ne fais rien à demi, et que, quand je me grise, ce qui est rare, je roule ou sur la table ou dessous.

— C'est un avantage que vous avez sur moi, car toujours je roule dessous.

— A la bonne heure, mais pour cela, vous prenez votre heure...

— La vôtre était fort bien choisie.

— Eh! non, puisque grâce à mon ivresse, ce marsouin de Nock m'a échappé.

— Bah ! je vais vous prouver que vous

avez eu plein succès à votre insu. C'est ainsi que les gens modestes remportent leurs plus belles victoires.

— Prouvez-moi cela, et je vous offre un merle blanc.

— *Veritas in vino*, n'est-ce pas ?

— C'est possible.

— Eh bien ! Nock n'a pas pu griser une tête aussi solide que la vôtre, sans

se griser un peu, lui aussi, à moins qu'il n'ait triché ?

— Il a bu plus que moi, le templier ?

— Il s'est donc échauffé ?

— Oui, mais il n'a pas perdu la carte. Les yeux lui sortaient de la tête : il veillait sur les énormes piliers qui lui servent de jambes ; mais il n'est tombé que je sache ; il parlait phébus, mais il parlait...

— Bon ! s'il parlait ; que disait-il ?

— Voilà... Du diable si je m'en souviens.

— Cherchez.

— J'aurais beau chercher...

— Si je vous aidais ?

— Comment le pourriez-vous ?

— Bah ? essayons toujours.

— Essayons, je ne demande pas mieux.

— Ne vous souvenez-vous pas d'avoir entendu dire à Nock quelque chose comme ceci, par exemple : « Si j'ai toujours aimé le roi, j'ai toujours *abominé* les Cosaques. »

— Oui, oui ! s'écria Michaux. J'ai même crié, alors : A bas les Cosaques ! et Nock a repris : les Cosaques, les Anglais, les Prussiens qui dévorent la France. » Et il a dit cela, j'en suis sûr, çà me re-

vient; même que tous les deux, nous avons crié : A bas Blücher! et vive l'Empereur !...

— Et allons donc ! vous voyez bien que la mémoire est bonne. C'est le fait du vin de premier choix, mon cher ; il altère la raison, mais il n'efface que peu le souvenir ; un rien vous remet, il suffit du plus simple jalon. Encore un petit effort, et vous n'aurez pas oublié un ïota.

— Nous n'avons rien dit de plus; j'ai, moi, ronflé comme un sabot.

— Comment! une fois lancés, vous n'avez pas un peu parlé de Murat, de Brune, des massacres de Toulouse et de Nîmes, de Labédoyère, du prince de la Moskowa, de l'évasion de Lavalette .. Vous n'avez pas bu un coup à l'extermination de l'étranger ?...

— Attendez, attendez, interrompit Michaux en se frappant le front... j'y suis... cré coquin! ça se brouille dans ma cervelle. Oui , nous avons bu à tous ces grands martyrs, et à l'extermination de l'étranger... ce sont les mots dont le vieux Nock s'est servi. Ah çà ! vous êtes

donc sorcier, que vous devinez l'impossible?

— Moi, sorcier! Je ne suis qu'un ardent, qu'un fougueux bonapartiste, mon cher ami. Ma longue expérience des affaires, quoique je sois encore jeune, ma grande habitude de sonder le cœur humain, voilà toute ma science; je me figure vous voir en tête-à-tête avec le brave Nock; je cède, comme il a dû céder au charme entraînant de votre parole et de vos excitations rusées, et je m'enflamme. Supposons que Nock se soit

enflammé, il n'a pu parler que comme je parle.

— Et vous vous rencontrez, c'est prodigieux ! c'est phénoménal !... Vous irez loin, jeune homme; et si j'ai l'honneur d'approcher du trône de S. M. Napoléon II, je ne lui donnerai qu'un conseil, un seul... celui de vous faire ministre de la police de l'Empire.

— Comme vous, mon ami, je ne songe qu'à régénérer la France. Aussitôt après

notre triomphe, ma fortune me permettra de vivre heureux dans l'obscurité.

— Noble cœur! murmura Michaux avec attendrissement.

— Tenez, reprit Maurice, faisant mine de réfléchir : Je parie que, profitant de l'exaltation de Nock, vous lui avez proposé de s'enrôler avec le petit Delmas sous notre drapeau?

— Ah! Saperlotte! comment ai-je pu

oublier ça ?... Mais oui, je lui en ai parlé ! même qu'il m'a répondu : Parbleu ! c'est convenu ! » Même qu'il m'a demandé à connaître notre plan, et moi pas si godiche que d'en souffler mot. Par exemple, je m'en souviens, c'est alors que j'ai fait paf ! tout de bon, et jusqu'au lendemain, en plein jour.

— Et le lendemain ? dit Maurice, que s'est-il passé ?

— Nock m'a réveillé avec ses grosses pattes, il a eu l'air de me rire au nez ; il

m'a d'abord demandé si je me rappelais les propos de la veille, et quand il a vu que je ne me souvenais de rien, il m'a flanqué à la porte en me proposant de boire à la santé du roi, en se disant plus royaliste que Trestaillon, et en m'appelant buonapartiste. Je comprends sa frime, maintenant que me voilà tout à fait dégrisé. Il a cru qu'ayant tout oublié, je ne pourrais rien lui reprocher... Ah! le vieux serpent!... Je le rattraperai.

— Qu'est-ce que je vous disais, que vous aviez rempli votre mission avec autant d'esprit que de talent, mon cher ca-

pitaine ! En effet, que nous importait-il de savoir ?

— Au fait, je n'en sais rien.

— Non, mais vous vous en doutez ; car rien n'échappe à votre intelligence. Nous voulions savoir si la conversion de Nock, ou pour mieux dire son apostasie, était réelle et non pas simulée. Elle est simulée, vous l'avez mise à jour ; donc cet homme, plus influent en Alsace qu'il ne croit l'être, nous sera dé-

voué quand nous aurons besoin de lui ; donc le baron Delmas sera, très-prochainement, des nôtres, et ce jeune homme nous vaut, à lui seul, un régiment, tant le nom de son père est vénéré dans la grosse cavalerie de la garde royale, composé d'éléments impériaux. Capitaine Michaux, recevez mes félicitations personnelles en attendant que je fasse mon rapport au comité-directeur... Vous nous avez rendu un éminent service... merci !... Vous verra-t-on ce soir chez madame de Mont-Ville ?

— Je crois que oui.

— Gardez-vous d'y manquer : le général Bonnefond doit y être présenté ; c'est une tête de parti, et des meilleures ; et puis, vous chagrineriez par votre absence la divinité du temple.

— Ne vous moquez donc pas de moi, cher ami.

— Ah ! beau capitaine, je ne sais guère ce qui se passe dans le cœur de la superbe Adeline, mais il m'a semblé qu'inabordable aux autres, elle vous tient en

significative estime... Prenez-y garde, mon cher, madame de Mont-Ville est veuve... Si elle allait vous enchaîner !

— Moi ! bredouilla Michaux en rougissant de vanité, y pensez-vous? un vieux débris, un front ridé par le casque.

— L'art nous représente, assez souvent, l'Amour coiffé d'un casque. Bref, à ce soir.

Michaux était près de sortir, lorsqu'il revint sur ses pas.

— Connaissez-vous, demanda-t-il, un invalide de la grande armée, nommé Simon ?

— Pardieu ! il demeure dans cette maison, sous les combles, et je m'applique à lui faire quelque bien.

— Vous ne lui en faites pas assez, car madame de Mont-Ville m'a chargé de vous reprocher...

— Je devine. Dam ! que voulez-vous ? notre parti n'est pas riche, et, vous le

savez, nous ne disposons d'aucune place. Or, notre belle amie voudrait une place d'intendant pour le vieux Simon. Excepté le comte de Verneil et moi, je ne connais personne qui ait château parmi nous. Assurez madame de Mont-Ville, qu'en attendant le succès de mes démarches, Simon ne manque pas du nécessaire. J'y pourvois, et elle s'en occupe, car elle vient, quelquefois, visiter nos mansardes... Oh ! c'est la charité personnifiée.

— A qui le dites-vous ? je l'ai rencontrée sortant de cette maison.

— Femme adorable! s'écria Maurice.

— Et adorée! soupira Michaux... Allons, adieu tout de bon, ajouta-t-il : enchanté de mes succès inespérés, je vais me coucher et réparer une mauvaise nuit.

— Vous en avez bien le droit, mon ami, car vous ne saurez jamais assez tout ce que vous doit *la cause*.

Lorsque le capitaine fut sur l'escalier,

Maurice souleva un rideau de fenètre pour le suivre du regard jusque dans la rue où, l'ayant vu apparaître, il murmura :

« On n'est pas plus godichon que ce gaillard-là, et c'est vraiment dommage d'avoir affaire à si maigre gibier ; après cela, tant pis ! Pourquoi se trouve-t-il sur mon chemin ? Tout bois m'est bon pour l'incendie que je veux allumer. »

Le chevalier se dirigea vers la porte d'un cabinet qu'il ouvrit en disant :

— Venez, messieurs, la farce est jouée.

Trois hommes d'assez mauvaise mine, quoique proprement couverts, sortirent du cabinet en saluant bas.

— Vous avez tout entendu, n'est-ce pas, messieurs ? demanda le chevalier.

— Tout.

— L'entretien s'est prolongé, et il le

fallait pour lui donner une tournure naturelle.

— M. le chevalier est un grand maître, répondit l'un des trois hommes, nous l'avons beaucoup admiré !

— Vous avez rédigé procès-verbal ?

— Voici.

— Très-bien ! reprit Maurice, après avoir lu le papier qui lui était présenté.

— Il ne nous manque absolument que les noms, prénoms, qualités *et cœtera*, dit celui des trois hommes qui paraissait avoir autorité sur les deux autres.

— Écrivez-donc, répondit Maurice, « Jean-Joseph Michaux, né en 1768 à Cognac, ci devant Angoumois, ex-capitaine de dragons sous l'usurpateur, officier de la Légion d'honneur, actuellement en réforme, buonapartiste dangereux, jouissant de quelque fortune et demeurant, sous le faux nom de Marcelin, rue Jacob, 34. » Mettez en marge de votre pro-

cès-verbal : *à attendre, cabinet G, affaire V. D. B.* — Est-ce écrit ?

— Parfaitement.

— Au revoir donc, messieurs, je vous remercie.

— Ma toilette, dit le chevalier à son valet de chambre.

Et lorsqu'il eut pris un élégant négligé

du matin, il ajouta en caressant devant une glace les deux crochets blonds de ses petites moustaches :

— Le cabriolet pour Saint-Cloud, sans tarder... Qu'on attelle Fox.

Moins d'une demi-heure après avoir donné cet ordre, le chevalier Maurice de Cordouan roulait au grand trot de Fox, superbe irlandais, sur la route de Saint-Cloud. Il allait saluer la famille de Lauzane ; il allait mentir à l'amitié, à l'hospitalité, à l'amour et à l'honneur.

Son cœur n'avait jamais été plus joyeux, son front plus rayonnant.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Changement de masque.

La comtesse de Verneil (Antoinette de Lauzane) avait depuis quelque temps modifié sa conduite, nous dirons même ses sentiments, à l'égard de son mari.

La froideur qu'elle lui avait jusqu'alors témoignée, s'était transformée en bienveillance presque caressante, et cette transformation tenait à deux causes que nous devons indiquer.

La brusque apparition de Paul Delmas au château de Lauzane, quelques jours avant la capitulation de Paris, avait ouvert les yeux d'Antoinette sur le danger qui la menaçait. Evidemment, pour que Paul eût osé se présenter dans une famille que son père, le baron Delmas, avait plongé dans le deuil, il fallait, ou que le crime imputé au baron Delmas

fut imaginaire, ou que Paul n'en eût jamais été instruit. De toute façon, Antoinette avait été trompée par le fermier Boileau ; Paul n'avait pas pu s'éloigner à dessein de sa fiancée, et il était en droit de lui reprocher, comme une trahison, ce mariage, triste ruine de ses plus chères espérances.

Antoinette se trouvait donc avec toutes les apparences de l'infidélité, quoique innocente, en présence d'un jeune homme dépositaire de ses premiers serments, que la colère et l'indignation pouvaient conduire à des extravagances.

Ces extravagances, il fallait les prévoir et les conjurer. Mademoiselle de Lauzane s'était sacrifiée en épousant le comte de Verneil ; elle avait pu dominer et maîtriser les tempêtes de son cœur ; mais elle n'était point parvenue à chasser le tendre souvenir de Paul ; au contraire, ce souvenir s'était en quelque sorte enraciné depuis qu'un insurmontable obstacle séparait les deux fiancés du pavillon Boileau. Tout en reconnaissant que, jeune fille, elle avait agi inconsidérément, la comtesse, devenue femme, se sentait trop sûre d'elle-même, trop attachée à ses devoirs, pour songer à se défendre contre la pensée qui la re-

portait au temps de ses virginales adorations. L'image de Delmas flottait donc dans la mémoire d'Antoinette comme flottent dans notre esprit ces rêves que notre imagination poursuit, avec la certitude de ne jamais atteindre leur réalité séduisante.

Mais pour se faire plus forte contre ses propres entraînements, et aussi pour décourager toute tentative de Paul, Antoinette s'était imposé la loi de plaire à son mari, non-seulement par la beauté, par la grâce, mais encore par les soins

qu'inspire, lorsqu'il est véritablement sincère, le désir de charmer.

En second lieu, madame de Verneil était devenue mère, et le bel enfant qu'elle berçait avec amour sur son sein, eût certainement adouci les concessions que la jeune femme faisait à ses devoirs d'épouse, s'il n'eût pas été trop tard pour que ces concessions touchassent le cœur et l'âme du comte de Verneil.

En effet, Maxime avait vu Adeline; et on ami le chevalier de Cordouan, aidé

de l'infernale coquetterie de la courtisane, l'avait jeté dans une intrigue où, selon les calculs de ces deux méchantes créatures, il devait perdre d'abord la raison, puis la vie.

Antoinette s'était bientôt aperçue des préoccupations de son mari. L'humeur du comte, naguère si souple, était devenue sombre et impérieuse ; ses absences fréquentes se prolongeaient quelquefois au-delà de plusieurs jours ; il faisait d'énormes dépenses, qu'il expliquait par de maladroits faux-fuyants. Il supportait avec peine les observations les moins of-

fensives, et passait volontiers du ton d'une soumission ennuyée à l'autorité cassante du despote. Il avait pour la fine observation d'Antoinette, les allures communes à la plupart des maris qui se plaisent partout hors de leurs foyers, qui rentrent tête basse au logis et en sortent triomphants.

La comtesse prit d'abord à cœur, par amour-propre, de lutter contre ce courant dangereux. Mais si la femme aimante, dévouée et prête à tous les sacrifices ne parvient pas trop souvent à fixer l'infidèle qui fut son premier et doit être

son dernier amour, comment Antoinette aurait-elle pu triompher, elle qui n'aimait que par loyauté, des artifices d'Adeline, cette reine du mensonge et de la coquetterie ?

La comtesse, quoi qu'elle osât, ne pouvait sourire à son mari que du bout des lèvres, et ses plus doux propos conservaient encore comme une vibration de la violence qu'elle s'était faite pour les prononcer. Adeline, au contraire, étudiait, en grande comédienne, et sa phrase et son geste ; le démon l'inspirait, et Maurice, au besoin, lui soufflait son

rôle. La haine instinctive que les courtisanes portent aux femmes du monde, la jalousie que le nom seul de la comtesse rapproché de celui du chevalier faisait naître dans un cœur farouche, l'ambition du triomphe à tout prix, tels étaient les stimulants qui animaient Adeline. Maxime de Verneil devait succomber; Antoinette devait s'avouer son impuissance et se résigner à sa défaite. Elle se résigna, et n'eut même pas la fantaisie de connaître le nom de son indigne rivale. Peu lui importait l'étiquette de cette chose ramassée dans la boue; son âme et son esprit se vouaient à d'autres cultes, le culte de l'amour paternel, ce sentiment

qui est le sourire de Dieu à la créature, le culte du souvenir de Paul, ce fiancé choisi par le cœur, repoussé par la fatalité, mais vivant, malgré tout, dans une une chaste pensée qui l'écartait ou le fuyait en le bénissant.

Quoique convaincue de l'inconduite du comte, et par les révélations échappées à l'infidèle, et par d'adroites indiscrétions de Maurice de Cordouan, Antoinette ne s'en était pas moins imposé la tâche de le bien traiter. Paul Delmas n'avait plus reparu depuis la scène que nous avons décrite, depuis le jour où, pour le

tirer d'un mauvais pas, Nock l'avait donné pour fou à la marquise de Lauzane ; il était à croire qu'il s'était silencieusement éloigné pour toujours, et qu'il ne troublerait plus la paix du château où le marquis menait, à son gré, une vie pleine de loisirs, se doutant bien un peu des chagrins de sa fille, mais fort éloigné de croire à leur amertume empoisonnée, n'ayant enfin d'autres occupations que celles des grands propriétaires amoureux de la pluie en automne et du soleil au printemps.

Maxime de Verneil était à Paris depuis

plusieurs jours, lorsque le chevalier de Cordouan se présenta, vers deux heures de l'après-midi, au château de Lauzane. Il demanda le marquis et fut immédiatement introduit dans le cabinet du vieux gentilhomme.

— Parbleu! vous arrivez toujours à point, mon cher Maurice, dit le marquis. Asseyez-vous là, chauffez-vous d'abord, et puis racontez.

— Que raconterai-je ?

— Ce que vous savez de l'évasion du

comte Lavalette, parbleu ! on m'en a dit quelques mots décousus...

— Hélas, oui ! ce misérable a joué le bourreau.., mais on le rattrapera.

—J'espère bien que non.., Oh ! ne vous récriez pas, j'ai assez comme cela des rebufades de la marquise... Elle est d'une humeur de Parque depuis qu'elle sait la grande nouvelle ; elle se dit trahie par le ministre de la police... Pense-t-on que la police ait trempé dans cette évasion ?

— On en parle mais à tort ; l'audace

d'une femme a, seule, fait le coup ; et voyez jusqu'où va la faiblesse du roi ! Sa Majesté, informée de cet événement, a dit tout haut : « Madame de Lavalette a fait son devoir. »

— C'est que le roi est sage, juste et bon. S'il n'avait pas tant d'ambitieux autour de lui, jaloux de faire oublier leur véreuse origine en affectant un zèle qui perdra la monarchie, le roi serait toujours clément, et il y gagnerait. Jeune homme, retenez bien ceci : les femmes françaises devraient se cotiser pour faire dresser en place de Grève la statue de la

comtesse Lavalette. Je parie que ma fille serait premières à souscrire; car elle eût fait pour son cher Maxime ce que madame de Lavalette a fait pour son mari!.. Vous souriez ?

— Dieu m'en préserve! Je connais trop les sentiments de la comtesse.

— Vous dites cela d'un petit air pincé, mon ami, dont j'aurais tort de me fâcher, j'en conviens, car j'oublierais, alors, votre ancienne passion pour Antoinette.

Jarnibieu! mon garçon, ce n'est pas ma faute si vous avez été battu par Verneil; je faisais poids pour vous dans la balance, car ce que je vous dois je m'en souviens! Le frère d'armes de mon malheureux fils sera toujours mon meilleur ami, et si j'avais une seconde fille à marier, je vous la donnerais du cœur et des deux mains.

Maurice se pencha sur la main que lui tendait le vieillard, et la baisa silencieusement.

— Ma femme a, je crois, un peu gâté

votre affaire, qui était la mienne. Il ne faut pas lui en vouloir, elle est mère ; et si les mamans doivent avoir voix au chapitre, c'est surtout lorsqu'il s'agit de l'établissement de leurs filles.

— Madame la marquise m'a toujours honoré de ses bontés, de son estime.

— De son estime, je le crois bien ! n'êtes-vous pas de son côté dans toutes nos querelles politiques ? N'épousez-vous pas toutes ses exagérations, et ne soufflez-vous-même pas le feu qui menace quelque

fois d'incendier sa raison ? Mon cher enfant, ce n'est point par là que vous brillez dans mon esprit. L'extravagance de tous ceux qui se font plus royalistes que le roi nous mènera, je le crains, trop loin pour que je la suive. Bref, vous avez trouvé ainsi le moyen de gagner les bonnes grâces de la marquise, et maintenant qu'un gros héritage vous est tombé des nues, si Antoinette était à remarier, ma femme travaillerait ferme à votre bonheur...

— Madame de Lauzane aime fort son gendre.

— Sans doute, mais ce coquin de Maxime se dérange un peu dequis quelque temps.

— Ne croyez pas cela.

— Vous le défendez; c'est d'un noble et grand cœur ; c'est d'une rare amitié, car, enfin, il est votre rival.

— Son bonheur a effacé, entre nous, toute rivalité.

— A merveille, mais je m'entends; toute votre loyauté n'empêchera pas qu'un tendre sentiment vive dans votre cœur.

— Je ne l'ai jamais laissé paraître.

— Sans doute, parce que vous êtes chevaleresque, mon ami. Mais, croyez-moi, votre cœur ne se fermera à ses vieux souvenirs que quand vous l'aurez fixé ailleurs... Mariez-vous.

— Impossible.

— Bah ! laisserez-vous se faner votre jeunesse ?

Ce serait forfaire à l'honneur que d'épouser une femme sans lui donner son cœur, et mon cœur ne m'appartient pas. Laissons ce sujet, si vous le permettez. Puis-je aller saluer madame la marquise ?

— Certainement. Ah çà ! que devient Maxime ? il se fait rare comme le soleil.

— Il poursuit une grande affaire.....

— Pardon, mon enfant ; vous interroger serait, je le crains, vous porter à mentir pour défendre votre ami, et je me reprocherais vos louables détours. Maxime a tort, il a grand tort... N'importe, soyez toujours son avocat près de ces dames.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

Changement de masque (*suite*).

Le chevalier salua et passa chez la marquise en se disant :

— Tu fais la sourde oreille, vieux Ro-

drigue ; mais tu comprends bien que si je refuse de me marier, c'est que j'attends le veuvage de ta fille... Ah ! je suis d'une patience qui défie celle de tous les saints du calendrier.

Ce fut en achevant de mâcher ces mots, que Maurice sonna chez la marquise. Et cependant M. de Lauzane s'était écrié après le départ du chevalier :

— Vieille roche! vieille roche ? Courage, loyauté, talents, délicatesse, con-

duite, il a tout pour lui, ce cher Maurice... Ah ! si j'avais, moi, deux Antoinettes ! Je me suis trop pressé, jarnibieu ! Verneil nous a peut-être éblouis. . mais Cordouan... voilà un gendre : plus on le voit, mieux on l'aime.

— Ah ! vous êtes charmant, chevalier, s'écria madame de Lauzane abandonnant une gazette qu'elle venait de chiffonner avec rage, et offrant un fauteuil à Maurice : Vous venez nous demander à dîner ?

— Non, marquise ; j'ai pensé que vous

seriez de mauvaise humeur aujourd'hui et je suis venu causer avec vous pour vous distraire pendant une heure.

— Je ne suis pas de mauvaise humeur, mais furieuse, exaspérée...

— Je le vois à la manière dont vous vez traité le *Drapeau blanc*...

— Cette gazette! n'y a-t-il pas de quoi?... Elle se borne à raconter l'évasion de Lavalette sans trouver, dans sa

molle indignation, un mot pour flétrir les misérables qui ont, ou accompli ou laissé accomplir cette scélératesse.

— Hélas! nous sommes tièdes et maladroits, nous tête du parti ; dès-lors, que pouvons-nous attendre des gazetiers? Quand l'aristocratie la plus haute penche à la clémence, à la pitié...

— Sans doute, M. de Lauzane et mon gendre sont au premier rang des aveugles, et c'est là mon désespoir. Avez-

vous vu le marquis? avez-vous vu le comte!

— J'ai vu Maxime hier soir, et je quitte à l'instant M. de Lauzane.

— Eh bien!

— Eh bien! je le dis avec chagrin, ces Messieurs prédisent, en quelque sorte, une révolution nouvelle: ils sont incorrigibles, j'en ai peur!

— Expliquez-vous, mon ami.

— Je parle au figuré, bien entendu. Il est certain qu'on ne peut pas croire à la solidité d'un trône dont les premiers appuis sont ébranlés. Or, en examinant la légèreté du marquis et du comte en matière politique, on est conduit à cette douloureuse réflexion: que les meilleurs amis du roi le servent mal.

— Ce n'est que trop vrai. Cependant, ne nous exagérons pas le danger. M. de Lauzane n'a plus aucune importance. Il

s'est, de lui-même, rayé de la liste des combattans. Son action est nulle, et ce qui faisait mon désespoir, il y a peu de temps, me réjouit à cette heure, puisque l'esprit de propagande s'est glissé jusque dans ce château. Quant à mon gendre, je le vois, pour le tourment de ma pauvre fille, porté à des écarts d'une autre nature, écarts dont je rougis, mais qui...

— Le préserveront de la désertion, interrompit Maurice en souriant.

— Ne le croyez-vous donc pas ? riposta aussitôt la marquise.

— Pour y croire, il faudrait que je fusse convaincu des désordres auxquels vous faites allusion.

— Vous plaidez pour un ami...

— Le comte de Verneil n'est plus mon ami, madame.

— Depuis quand ?

— Si je répondais catégoriquement à cette question, vous seriez en droit de

soupçonner la loyauté de ma réponse.

— Parlons-nous hébreu?

— Je parle, moi, le meilleur français. Vous n'avez pas oublié de quelle ambition j'étais animé quand j'avais l'honneur d'être reçu chez vous, dans l'intimité, en Allemagne, en Angleterre, et ici même l'an dernier.

— Non-seulement je ne l'ai pas oublié, mon ami, mais ce souvenir est souvent, pour moi, un sujet de remords, j'ai favorisé votre rival...

— Ah ! pardon, je n'ai pas voulu vous adresser un reproche ; j'ai seulement voulu vous dire que si je ne suis plus l'ami de M. de Verneil, ce n'est point parce qu'il a remporté sur moi la plus cruelle des victoires.

— M'accuseriez-vous d'une semblable pensée? Chevalier, vous êtes à mes yeux ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé, de plus désintéressé au monde... Vous êtes un preux sans peur et sans reproche...

— Merci marquise... Maintenant, je

peux vous dire que je songe à me marier.

— Vous, interrompit madame de Lauzane, avec une vague expression de regrets.

— Il faut faire une fin ! Mon existence est par trop misérable... Je vous aime trop tous les trois, vous, M. le marquis et votre adorable fille, pour me résigner à ne plus vous voir : et quand je me trouve en présence de madame de Verneil, ses malheurs, les malheurs suspendus

sur sa tête bien plus que les chagrins dont elle est maintenant abreuvée, me font une loi de l'aimer, comme je l'aimais, hélas ! et plus encore, Dieu le sait! Eh bien ! ce sentiment-là, je dois travailler à l'étouffer, à l'éteindre ; si caché qu'il soit dans les rêveries désespérées de mon âme, il insulte à la gloire d'une femme qui, pour moi, sera toujours un ange.

— Pauvre jeune homme! murmura la marquise visiblement émue : — Mais, reprit-elle, serez-vous heureux en vous mariant !

— On dit que les mariages de convenance réussissent à merveille. D'ailleurs, je serai tellement occupé de politique et d'ambition, que je n'aurai pas le temps de me déplaire dans ma nouvelle condition. Je n'aurai pas cicatrisé la plaie de mon cœur, mais je me serai mis dans l'impossibilité de songer, sans déshonneur, à madame de Verneil; et, dès lors, j'aurai conquis la liberté d'esprit qui m'est nécessaire pour mener à bonne fin mes grands projets. Dieu m'a fait riche, très-riche, comme pour me consoler du terrible échec de mes jeunes et trop chères illusions; mon mariage augmentera encore mes richesses... J'arri-

verai, madame, j'arriverai à tout, car j'aime passionnément mon roi, et je saurai gagner ses bonnes grâces pour le servir avec zèle au rang élevé où me portera sa faveur.

Maurice accentua, avec un art infini, ces derniers mots qui entrèrent, comme des remords, dans le cœur de la marquise. « Quelle faute j'ai faite ! » se dit-elle tout bas, en comparant son gendre à Maurice; son gendre, qui fuyait le travail et les honneurs pour courir la débauche ; Maurice, qui aspirait à devenir premier ministre, suprême expression

de l'ambitieux orgueil de la fille de l'armateur.

— Et vous avez fixé votre choix? demanda la marquise.

— Oui et non... c'est dire que j'hésite encore... Au point où j'en suis, ce mariage devient affaire de calcul, et tous mes chiffres ne sont pas encore posés.

Madame de Lauzane soupira, sans se

rendre compte du soulagement qui lui apportait cette réponse.

— Faut-il maintenant, reprit Maurice, vous expliquer pourquoi je hais M. de Verneil ?

— J'attends cette confidence.

— Confidence est le mot propre; et d'abord, vous me donnez votre parole de ne répéter à qui que ce soit, à votre gendre, cela va sans dire, mais surtout

à M. de Lauzane et à la comtesse, la conversation que nous tenons et celles que nous tiendrons au sujet de mon mariage prochain, et au sujet de M. de Verneil !

— Vous avez ma parole, et vous savez si je l'observe ?

— En revanche, je vous promets de venir vous confier toute chose à cet égard. Eh bien ! ma tendre affection pour M. de Verneil s'est changée en mépris, depuis que j'ai acquis la certitude qu'il conspire contre les fleurs de lys...

— Quelle horreurS! chevalier, pouvez-vous?...

— Il conspire, vous dis-je. Vous le croyez occupé de jeu et de courtisanes... Erreur! il donne tout son temps à des misérables qui trament dans l'ombre, de quelques tripots, il est vrai, le renversement de la royauté, le rétablissement de l'Empire avec Napoléon II pour Empereur. Il vit, lui le rejeton d'une illustre famille, lui l'allié de votre noble et grande maison, en compagnie de goujats et de coquins à la livrée de l'armée licenciée de l'usurpateur. Il hante cer-

tains coupe-gorge où je n'ai pas voulu salir mes pieds à le suivre ; il se ruine obstinément pour nourrir et solder des bandes de pillards qui l'exploitent en riant de sa simplicité...

— Mais la police !

— La police du roi est faite par des aveugles et par des traîtres. Les traîtres sont de l'école du citoyen Fouché, le régicide, ceux-là laissent aller les choses ; les aveugles sont de l'école du ministre qui a laissé fuir Lavalette! ceux-là ne

découvrent jamais rien. Bref, le comte et ses acolytes conspirent en toute sécurité. Moi seul, dans tout Paris, dans tout le royaume, suis, à son insu, au courant de ces menées criminelles. Vous comprenez que j'ai les mains liées; je ne peux pas dénoncer le comte de Verneil; mon attachement à votre famille et ma propre considération me font un devoir de me taire. Ne dirait-on pas que le chevalier de Cordouan a vendu son ami, par haine d'une vieille rivalité et dans l'espoir d'épouser sa veuve?... Dénoncer le comte, c'est l'envoyer à la mort!

— Vous me faites frissonner!

— Et cependant, croyez-le-bien, madame la marquise, je n'hésiterais pas à la faire, cette dénonciation, s'il y avait danger réel pour le trône dans le complot aussi absurde que détestable que trament ses ennemis ; mais cette conspiration est, tout bonnement, stupide; elle n'a pas de portée, elle n'aura pas d'explosion funeste. J'ai beau l'examiner sous toutes ses faces, je n'y vois qu'un glaive suspendu sur des têtes coupables ! Tel est le secret de mon mépris pour le comte de Verneil.

— Et comment avez-vous pu pénétrer cette abominable intrigue ?

— Le hasard m'a servi. Je vous donnerai, une autre fois, des détails circonstanciés. Vous me demanderez encore si je ne m'efforce pas de ramener le comte dans la bonne voie? L'entreprise est délicate, croyez-le. D'abord, les lois nouvelles punissent de mort quiconque ne révèle pas le complot dont il a connaissance. Je ne peux donc pas me donner l'odieuse apparence d'un initié. Chapitrer M. de Verneil qui ne m'a rien confié, serait de la dernière imprudence, d'autant plus qu'il ne m'écouterait pas. De temps à autre je lui décoche quelques conseils en priant Dieu qu'il en fasse profit. Là s'arrête mon inter-

vention. J'ai bien encore deux sortes de mérite; mais à quoi bon vous en parler? ils seront d'autant plus grands que j'en ferai mystère.

— De grâce ne me cachez rien pour que je puisse me guider dans les ténèbres de mon affliction.

— Eh bien! madame, quoi qu'il m'en coûte, voici : Tous mes liens d'amitié avec M. de Verneil ont été violemment rompus; vous n'en doutez pas. Je le méprise cordialement comme on doit mé-

priser un traître à son Dieu et à son roi, mais, pour l'amour et le respect dû à votre famille, et pour mieux surveiller ce grand coupable, je feins de lui conserver mes meilleurs sentiments ; je feins de tout ignorer et de l'aimer comme par le passé. Ce fardeau imposé à mon cœur, à ma loyauté, à mes principes, je le porte douloureusement, mais enfin je le porte sans broncher. Grâce à ce lourd bagage de ma conscience, je peux avoir l'œil sur les menées du comte, et je pourrais l'arrêter si sa rage devenait inquiétante pour le roi. Il entrerait dans ce salon, et dans ce moment, que vous me verriez lui sourire avec le charme

de notre ancienne liaison. — J'aspire à devenir un grand diplomate, et c'est une espèce de stage que je fais là... Je prends mes grades. — En second lieu, marquise, je veille, dans l'antre de la police, sur les jours de votre gendre. J'ai, au quai des Orfèvres, un ancien serviteur de ma famille, auquel nous avons, les miens et moi, fait quelque bien. Cet homme est devenu chef de bureau, il a le département politique, comme on dit; il m'est dévoué, il me sera vendu au besoin, et je tiens une forte somme toute prête pour payer l'avertissement qu'il fera parvenir, sur mes instances, au comte de Verneil deux heures avant de lancer

l'ordre d'arrestation, lorsque le complot sera découvert. Cet homme, que je vois tous les jours, sous différents prétextes, connaît mon zèle royaliste, et me dit tout. Il sait combien je suis lié avec le comte et je réponds qu'il ne le fera pas arrêter sans m'avoir prévenu. Eh bien! madame, lorsque j'aurai, par attache-pour madame de Verneil, acheté à un prix fou un passeport pour son mari; lorsque le comte, réfugié à l'étranger, bravera, grâce à moi, le bourreau, on ne manquera pas de vous dire, n'en doutez pas : Le chevalier de Cordouan a dénoncé à la justice le mari d'une femme dont la main lui avait été refusée »...

— Et moi, chevalier, s'écria la marquise dans un bel élan d'admiration, je donnerai un démenti flagrant à la calomnie en vous priant, si la justice de Dieu et du roi frappe le misérable qui nous a tous trompés, de lui succéder dans ma famille, que vous seul pourrez relever de la honte et de la douleur !

— Ah ! madame, vous êtes bien cruelle, sans vous en douter ! répondit Maurice en baissant les yeux et rougissant : vous jetez du vitriol sur ma blessure... Avant peu, ne vous l'ai-je pas dit ? je serai marié.

La marquise baissa la tête à son tour. Elle eût voulu ressaisir les paroles qui venaient de lui échapper. Il y eut quelques instants de silence. Madame de Lauzane était confuse : le chevalier triomphait tout bas et sous son horrible masque.

— Adieu, madame, reprit Maurice, votre grande intelligence vous conseillera, je l'espère, de ne rien laisser transpirer de ce que je vous ai dit.

— Ciel ! je m'en garderai bien. Le

marquis ferait un éclat, car s'il est un peu libéral, il a horreur des traîtres. Quant à ma fille... je l'entends venir... Pauvre enfant qu'elle est à plaindre! Trouvez quelques bonnes paroles pour la consoler. Grand Dieu! si elle savait!

— Comptez sur moi...

— Chère mère, dit la comtesse de Verneil en entrant, votre architecte vous demande... Ah! bonjour, Maurice, comment se porte-t-on à Paris?

— Mon architecte? demanda la marquise, l'esprit encore occupé dés confidence du chevalier.

— Mais oui, répondit Antoinette venant s'asseoir près du feu et posant en travers sur ses genoux le bel enfant qui lui souriait : vous lui avez écrit de venir, à ce pauvre homme, et il attend depuis une heure dans votre bibliothèque.

— C'est ma foi vrai! pardon, mes enfants, si je vous laisse.

— Eh bien ! Maurice, recommença la comtesse, vous ne m'avez pas répondu : Comment se porte-t-on à Paris ?

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

Le Loup et l'Agneau.

La comtesse de Verneil connaissait le chevalier de Cordouan depuis sa plus tendre jeunesse, nous l'avons dit ; nous croyons même avoir fait comprendre

que c'était à cette seule cause qu'il fallait attribuer son éloignement pour cet ami de la maison. En effet, il n'est pas rare de voir tourner à l'indifférence, lorsqu'elles ne vont pas à l'antipathie, les liaisons nouées dans l'enfance et que la sollicitude paternelle surveille dans l'intérêt d'une union définitive. Antoinette n'avait eu aucune raison pour préférer Maxime à Maurice, si ce n'est cette instinctive répulsion née d'un caprice, que rien ne saurait expliquer sérieusement. Par son étroite intimité avec le colonel Louis de Lauzane, le chevalier de Cordouan s'était si bien glissé dans la famille d'Antoinette, qu'il

semblait en faire partie. Frère d'armes du colonel, sur une terre d'exil, le chevalier était aussi devenu comme un frère pour Antoinette, et ce fut, précisément, à la douceur du sentiment dont il était en possession, qu'il dut, contrairement à ses convoitises, contrairement à ses patients calculs, d'être écarté par mademoiselle de Lauzane, mise en demeure de choisir, entre son rival et lui, l'homme auquel devait se fixer sa destinée.

Antoinette n'aimait pas Maxime de Verneil, nous le savons; mais elle ne le connaissait pas, et si elle le préféra à Mau-

rice qu'elle connaissait trop, c'est que l'imagination gouverne bien souvent les jeunes filles dont le cœur est, ou sans autorité, ou condamné à se taire. Or, l'imagination vole toujours à l'inconnu, qui ouvre de vastes horizons à ses ailes déployées.

La belle comtesse n'ignorait pas que Maurice l'avait recherchée en mariage ; elle savait, ne fût-ce qu'en se rappelant certaines confidences incomprises de la jeune fille, mais expliquées pour la jeune femme, que l'ambition de ce soupirant malheureux eut été comblée, si elle ne

l'avait pas dédaigné. Depuis, elle n'avait pu que rendre justice à l'éclatante loyauté du chevalier, qui s'était résigné à sa défaite avec une rare abnégation, avec une touchante délicatesse. Hâtons-nous donc de le dire : Antoinette ne se repentait pas d'avoir préféré Maxime à Maurice, car elle n'aurait jamais pu être pour Maurice que ce qu'elle était pour Maxime ; mais cependant, comparant ces deux hommes, et voyant le comte plongé dans les boues dégradantes de la débauche, tandis que le chevailler demeurait pur de toute souillure malgré son désespoir, elle se sentait quelquefois prise de pitié pour ce malheureux condamné par elle

à souffrir de ce mal dont le germe était dans son propre cœur.

Comme elle, il aimait sans espoir; comme elle, il devait se taire ; l'honneur lui commandait le silence, et il se taisait, aux secrets applaudissements d'une pauvre âme qui lui savait gré de ses souffrances discrètes.

Aussi arriva-t-il que par un revirement fort naturel, il y a tant de charité dans le cœur de la femme! Antoinette

éprouva pour Maurice une amitié tendre basée sur l'estime et la simpathie. C'était de la compassion que la comtesse ressentait pour Maurice, qui avait l'âme trop basse, malgré toute sa pénétration, et trop de vanité, malgré sa ruse, pour se rendre exactement compte de la faveur dont il jouissait, faveur qu'il attribuait autant à son mérite qu'aux regrets inspirés à Antoinette par les trahisons d'un mari qu'elle n'aurait pas dû choisir. Assuré du succès, c'est-à-dire sûr de plaire, le chevalier ne s'en croyait pas moins obligé à feindre. Il était de ces gens qui ne savent et ne peuvent pas vivre à visage découvert ; ils sont forts et habiles

sous le masque ; mais, pour peu que le masque se détache, ils semblent aveuglés par la lumière, et ne se dirigent plus qu'à tâtons.

Ainsi, en présence de la comtesse de Verneil pour qui la dissimulation était un supplice, se trouvait Maurice de Cordouan pour qui la vérité eût été une honte. L'une parlait et aurait voulu penser tout haut ; l'autre ne cherchait qu'à déguiser sa pensée sous les artifices d'un langage dont le trouble criminel prenait les faux-semblants de la timidité.

— Eh bien! mon cher Maurice, avait demandé pour la seconde fois Antoinette, comment se *porte-t-on* à Paris ?

— Mais, très-bien, répondit le chevalier, après une courte hésitation. J'ai passé hier une partie de ma soirée avec *lui*.

— Et, continua Antoinette, en posant un doigt sur les lèvres roses de son fils, pour provoquer son sourire, comme les soirées sont fort longues, à Paris surtout, dans cette saison, *qu'est-on* devenu

après vous avoir quitté ?... Mon Dieu ! gardez-vous de rougir, mon cher ami. Je n'entends pas vous forcer à me dire tout ce que vous savez, ce serait vous imposer des confidences que les hommes considèrent comme trahisons. L'amitié a de tristes devoirs quelquefois, mais je les recpecte tous.

— Vous vous trompez, je ne sais rien que d'avouable sur le compte de Maxime.

— Dieu ! que vous mentez mal ! et que je suis heureuse de vous rendre cette aimable justice !... Après tout, il est

possible que, vous redoutant, vous si loyal et si généreux, *on* ait la prudence de ne rien vous confier.

— Vous exagérez mes faibles mérites, ma pauvre Antoinette; je ne sais pas gronder mes amis, et, si Maxime était coupable, j'essayerais de le ramener à vos pieds, par l'indulgence plutôt que par la sévérité. L'indulgence me réussirait, soyez-en persuadée. Dieu merci, mon moyen ne sera pas mis à l'essai. Maxime vous aime autant que vous l'aimez... Il est préoccupé de vastes entreprises industrielles qui lui prennent tout

son temps, et lui causent des soucis... Ne lui retirez absolument rien de votre tendresse.

— Je vous arrête, Maurice : ces discours fardés me sont insupportables, car ils m'offensent. Ce n'est pas à mes pieds, comme vous venez de le dire en style galant, que je voudrais voir ramener M. de Verneil. Dieu m'est témoin que je tiens peu, pour mon compte, à cette satisfaction, qui comblerait tout au plus mon amour-propre. Mais, c'est du berceau de ce cher petit être que vous devriez vous efforcer de rapprocher un grand

coupable. M. de Verneil se ruine en immorales sottises, et la fortune de mon fils, si ces extravagances continuent, ne tardera pas à disparaître dans un gouffre que mon regard n'ose ni ne veut sonder. Mon cher Maurice, il serait mal à moi de vous entretenir d'un semblable sujet, si je n'avais, à mon honneur, deux excuses bien puissantes. Les femmes qui accusent leurs maris, sont, je le sais, et je ne le saurais pas, que je le devinerais par instinct, prêtes à tomber plus bas que celui dont elles se plaignent. En affichant leur infortune, elles s'affichent elles-mêmes. Je serais donc d'une suspecte imprudence, si je vons parlais ici,

à cœur ouvert, de M. de Verneil, sans vous dire, d'abord, pourquoi j'ai le droit d'en parler. Vous êtes son ami, et vous êtes le mien ; deux raisons qui écartent tout danger de mes secrètes confidences. Si vous êtes son ami, c'est qu'il a pleine confiance en vous ; si vous êtes le mien, c'est que je vous ai reconnu de hautes qualités qui s'éclipseraient au premier doute que vous me feriez concevoir sur leur solidité. Enfin, vous m'aurez bien mieux compris lorsque je vous aurai avoué que, si M. de Verneil se perd de réputation, je suis, moi la première, coupable de ses désordres...

— Vous ! interrompit le chevalier. —

Et il crut, obéissant à sa mauvaise nature, qu'Antoinette allait s'accuser de l'une de ces fautes qui souillent à jamais le front de l'épouse infidèle.

— Oui, reprit la comtesse, j'ai peut-être été injuste envers mon mari; j'ai, peut-être, été trop inexorable... Ah! mon ami, c'est que le destin a été, pour moi, plus inexorable encore...

IX

Le Loup et l'Agneau (*suite*).

Antoinette s'arrêta et baissa les yeux sur son enfant, pour ne pas montrer deux larmes qui brillèrent dans ses yeux et se perdirent dans le sourire que le

cher petit être fit à sa mère : sourire d'ange et céleste consolation !

— Dois-je vous encourager à me confier vos chagrins ? demanda Maurice d'une voix émue, doucereuse et compatissante. Suis-je assez votre ami pour vous prier de continuer ?

— Nul n'a plus que vous droit à ma confiance ; mais je dois travailler à oublier mes souvenirs, et je manquerais à ce devoir en vous racontant ce que j'ai souffert des rigueurs du destin. Qu'il

vous suffise de savoir que, loin d'acuser M. de Verneil, je m'accuse, moi. Vous parliez de le ramener à mes pieds... Hélas ! il y serait, si j'avais voulu, si j'avais pu, dois-je dire, l'y fixer. Ce qu'il est devenu, j'en demande pardon à Dieu ; mais j'ai permis, en quelque sorte qu'il le devînt. Je n'avais pas envisagé toute la portée du mal ; je me figurais que je serais seule victime, en ma qualité d'épouse, des écarts de mon mari, et maintenant je vois clairement où me conduisent ces écarts ; je vois ma bonne mère et mon pauvre père plongés dans une muette et profonde affliction qui menace d'abréger leurs jours ; je vois mon fils exposé

à perdre son patrimoine et à rougir de son nom.

— Mais, je vous le répète, mon amie, vous vous exagérez...

— Merci pour vos louables efforts, chevalier, je n'ai malheureusement que peu de chose à apprendre pour tout savoir, et je vous somme d'être d'une entière franchise si vous tenez à justifier l'opinion que je me suis faite de votre dévoûment. Il faut que j'essaie de conjurer, autant qu'il sera en moi, les désas-

tres dont les miens sont menacés. J'ai compté sur votre assistance, me la refusez-vous ?

— Non, certes.

— Eh bien ! j'ai vu, il y a deux jours, j'ai rencontré au bois de Boulogne, où je promenais mon enfant, j'ai rencontré, dis-je, la personne qui captive M. de Verneil, au point de lui faire oublier que, depuis une semaine, il n'a pas mis les pieds chez lui. Elle est fort belle,

cette femme... elle est d'une grande élégance et fait un superbe fracas. Elle était voiturée dans un carrosse étincelant, et M. de Verneil, assis à ses côtés, la contemplait avec une admiration tellement enthousiaste et absorbée, qu'il ne m'a pas aperçue. Il est vrai que j'étais bourgeoisement enfoncée dans un remise. Le carrosse de M. de Verneil portait ses armes et les miennes sur ses panneaux.

— Le lâche! murmura Maurice, qui crut le moment propice à cette perfide interruption, dont il ménageait, depuis longtemps, l'effet.

— Pourquoi ? demanda ingénuement la comtesse. Il y aurait lâcheté à se cacher, et M. de Verneil ne se cache pas. Mais ce mot qui vous est échappé vous trahit... Maurice, vous connaissez cette femme ?

— Oui, mon amie, je la connais de vue et de réputation. Ah ! vous abusez du respectueux intérêt que je vous ai voué depuis votre enfance !... Pourquoi m'interrogez-vous, grand Dieu !... Pourquoi m'interrogez-vous ?

— Parce que j'ai conçu un projet au-

quel je veux vous associer, en témoignage d'estime et d'affection. J'ai eu des torts, et il faut que je les répare ; mon père, ma mère, mon fils, me font un devoir d'une résignation que Dieu ne me refusera pas .. Je veux faire la conquête de mon mari...

— Il est bien tard ! soupira Maurice.

— Voilà enfin un mot sincère. Je vous engage à persévérer, mon ami. Il est bien tard, dites-vous... Pourquoi cela ?

— Parce que... ma pauvre Antoinette, puisque vous avez eu l'art de m'acculer à mon dernier retranchement, il faudra bien, ou que je vous oppose un obstiné silence, ou que je vous parle avec une franchise désespérante.

— Eh bien ! soyez désespérant, j'écoute.

— Vous me jurez que mes révélations s'arrêteront à vous ? que votre père, que votre mère et que Maxime ne sauront

jamais un mot de ce que je vais vous dire ?

— Je vous en fais le serment, répondit vivement Antoinette, et elle porta son regard du front rayonnant de son fils au front fatal du chevalier.

— J'accepte l'association proposée, reprit Maurice, et je prie Dieu avec vous pour que l'infidèle reconnaisse ses erreurs détestables. Oui, Maxime est éperdûment épris d'une courtisane, d'une femme aussi belle qu'impure, d'une

femme que les riches libertins se disputent, et dont le nom sera célèbre dans les annales de nos débauches. Ne croyez pas que vous puissiez aisément rivaliser avec cette Phryné de notre époque, lorsque vous n'aurez, pour la combattre, que vos vertus et l'éclat majestueux de votre beauté, ce qui fait sa honte assure son triomphe ; ce qui fait votre gloire assure votre défaite. La superbe Adeline n'a pas de rivale...

— Adéline ! interrompit Antoinette devenue rêveuse, pendant qn'un nuage passait sur son front.

— Tel est le nom de cette créature; nom maudit et sinistre... En auriez-vous entendu parler?

— Ce nom ne m'est pas inconnu..... L'an dernier, je crois, le hasard a voulu qu'il fût question, devant moi, d'une Adeline... Mais ceci n'est pour rien dans notre affaire.

— Pardonnez-moi, il se pourrait, — hasard vraiment étrange, — que la personne dont vous parlez fût celle dont je m'occupe. Rappelez vos souvenirs. L'an

dernier, cette Adeline était déjà en grande et mauvaise renommée; elle avait exploité de nombreuses victimes, fait beaucoup de tapage et causé, notamment, la mort d'un colonel russe, tué en duel par l'un de ses favoris...

— Par l'un de ses favoris ! répéta brusquement la comtesse, ne vous trompez-vous pas ?

— Je me trompe si peu, répondit Maurice, qui avait, avec une pénétration

merveilleuse, reconnu, saisi et expliqué l'embarras d'Antoinette. — Je suis si sûr de ce que j'avance, qu'il me sera facile de vous nommer ce jeune homme.

Et après avoir suivi et étudié l'impression que ces mots produisaient sur l'esprit de la comtesse, le chevalier reprit :

— C'était un officier de cavalerie, un Bonapartiste dont le nom est, hélas ! bien sinistre dans l'histoire de votre famille ; c'était le fils du baron Delmas qui a as-

sassiné, dans mes bras, votre malheureux frère.

La belle tête de la comtesse s'inclina, un soupir frissonna sur ses lèvres, ses joues se couvrirent de pâleur, et un tremblement nerveux agita tout son être.

— Votre père vous a, certainement, raconté cette lugubre histoire, continua Maurice. Je ne voudrais pas être le premier à vous en instruire.

— Je la connais, mais sans détails, et

je vous serais obligée si vous me disiez dans quelles circonstances ce crime a été commis.

— Mon vaillant ami, Louis de Lauzane, aimait une noble Saxonne, dont le château, aujourd'hui ruiné, s'élevait dans la campagne de Dresde. Cette femme, vendue au parti de Napoléon, attira votre frère, dans la nuit du 26 au 27 août 1813, dans le parc de son château. Malgré mes conseils, Louis n'hésita pas à traverser les avant-postes français pour voler à ce rendez-vous où il était attendu, non par son indigne maîtresse, mais

par une embuscade que commandait un certain Delmas, officier supérieur de cuirassiers. La lutte fut courte; votre frère mourut égorgé, et je n'ai pu enlever son cadavre que couvert de son sang et du mien. Je n'aurais pas connu le meurtrier, s'il n'avait pas eu l'insolente audace de se nommer lui-même en portant le coup mortel à sa victime.

— Horreur! horreur ! mon Dieu ! murmura Antoinette.

— N'est-ce pas qu'il est terrible, au-

tant que bizarre, de voir le fils de ce même assassin partager avec le comte de Verneil les faveurs de la courtisane Adeline ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répondit Antoinette ; ma pensée n'est pas là... Mais, croyez-vous donc que ce jeune homme ait eu, autrefois, des relations...

— Avec Adeline ? Sans doute puisqu'il s'est battu en duel pour elle, puisqu'il

a tué un colonel russe, et que, dans cette affaire, il a été lui-même très-grièvement blessé.

— Et vous êtes certain que ces relations continuent.

Maurice hésita. Un travail infernal se faisait dans son esprit ; il regarda Antoinette avec une fixité qui pouvait être prise pour de la compassion ; puis se décidant brusquement à entrer dans une combinaison nouvelle, il répondit :

— Si honteux que soit le fait, je ne peux pas le taire. Oui, Maxime et Paul Delmas sont, à l'insu l'un de l'autre, les deux tenans d'Adeline Villemont; avec cette différence, toutefois, que Paul Delmas est aimé pour lui-même, et Maxime pour ses richesses. J'ai averti Maxime de cette odieuse et dégradante rivalité; mais il est aveugle et sourd. Je dois dire, à son honneur, qu'il ne sait pas que Delmas est le fils du meurtrier de son beau-frère, car s'il savait cela, il le tuerait...

— N'en faites rien, s'écria Antoinette

d'un ton qui causa un étonnement profond à Maurice.

— N'ayez pas peur que je commette pareille indiscrétion, reprit le chevalier. Loin de moi la pensée de faire courir un danger quelconque à votre mari. Mais je connais mon devoir, et il est temps que je donne à votre famille, une preuve publique en quelque sorte, de mon dévoûment.

— Que comptez-vous faire ?

— Venger mon ami, vous venger tous : Paul Delmas rencontrera mon épée.

— Un duel ! je vous le défends ! s'écria Antoinette.

— Oh ! rassurez-vous, je n'aurai pas grand mérite à ceci. Je suis, malheureusement, d'une habileté qui laisse peu d'espoir à mes adversaires.

— C'est égal, je vous le défends ! re-

prit Antoinette avec une agitation extrême : vous n'avez pas le droit de vous substituer à la Providence... Et, d'ailleurs, le fils n'est pas à ce point responsable du crime de son père. Maurice, me promettez-vous d'abandonner votre dessein ?

— Je n'ai jamais eu d'autre ambition que celle de vous plaire et de vous obéir, madame, et quoi qu'il m'en coûte aujourd'hui, je vous obéirai.

— Vous êtes un honnête homme, vous

avez un grand cœur, mon ami... donnez-moi la main... Un jour peut-être je vous prouverai, par une confiance entière, jusqu'où vont pour vous, mon estime et mon affection. Nous avons dit beaucoup de choses qu'il faut, l'un et l'autre, oublier pour le moment. Mettons donc que nous n'avons rien dit. J'entenes ma mère qui revient. Faisons-lui bon visage pour tromper sa tendresse affligée. Pauvre bonne mère ! elle souffre tant à cause de moi !

— J'éclaircirai ce mystère, pensa le

chevalier, pendant que madame de Lauzane entrait dans le salon.

— Il ne faut pas en vouloir à Maxime, chère mère, dit Antoinette ; Maurice m'a expliqué son absence prolongée, et je l'absous entièrement... Il est absorbé par des affaires colossales.

— Ceci n'a pas fait doute dans mon esprit, répondit la marquise. Maurice, vous dînez avec nous ?

— Impossible, et vous me permettrez

de prendre congé sur-le-champ ; je suis attendu chez le ministre de l'intérieur.

Après quelques propos insignifiants, Maurice se leva. La marquise l'accompagna jusque dans l'antichambre où elle lui dit :

— Vous avez donc réussi à calmer cette chère enfant ?

— Besogne facile, la comtesse aime son mari. Elle est donc en état de grâce,

et j'ai pu la convaincre aisément du tendre amour de Maxime.

— Ah ! vous êtes bon comme la vertu, chevalier... Dieu vous récompensera de tout le bien que vous savez faire.

« Tu auras bientôt de mes nouvelles, grosse Pretintaille, pensa Maurice en quittant la marquise, et le bien que je te ferai, nous verrons ce qu'en pensera le diable. »

— Bonjour, Joseph, dit-il, s'adressant

au valet de chambre qui le reconduisait : deux louis dans ta main, et une vérité dans ta bouche dans l'intérêt de tes maîtres.

— Tant de vérités que M. le chevalier voudra, répondit Joseph en empochant les deux louis.

— Te souviens-tu de certaine visite que firent, ici, il y a six mois environ, deux hommes dont l'un était ou paraissait être fou ?

— L'homme à la Louise?

— Oui.

— Parbleu! si je m'en souviens, c'était assez cocasse pour ne pas l'oublier.

— Fais-moi le portrait de ces deux hommes.

— L'un était plus grand et plus gros

qu'un suisse de cathédrale, avec une tête de lion et des pattes à faire trembler. L'autre était grand, jeune, bien fait et même joli garçon. C'est celui-là que nous appelons l'homme à la Louise, parce qu'il était en peine, — c'était sa folie, — d'une fiancée nommée Louise qu'il cherchait partout et jusque dans le salon de madame la marquise, sans doute parce qu'il avait vu madame la comtesse, à qui sa Louise ressemble.

— Et ces gaillards-là n'ont pas dit leur nom ?

— Attendez donc... Si, ma foi; l'un

d'eux, le gros, en emportant son camarade qui était évanoui, nous disait : — « Nous ne sommes pas méchants; je suis un bonhomme, le bonhomme Nock, pour vous servir. »

— Très-bien ! mais, dis-moi un peu, est-ce que tu as cherché à t'expliquer cette plaisanterie ?

— Mon Dieu ! non ; nous en avons ri comme des bossus, et nous en aurions ri pendant longtemps, si madame la comtesse ne nous avait pas sévèrement ordonné de n'en plus parler.

— Ah! elle a ordonné cela, madame Antoinette.

— C'est sûr, et ça se conçoit, puisqu'elle était mêlée à l'histoire du fou, et mêlée d'une manière si bête.

— Comment cela? La marquise m'a bien raconté l'aventure dans le temps, mais j'ai sans doute oublié des détails qui ont aujourd'hui, de l'importance. Dans l'intérêt de tes maîtres, je le répète, et sans rien rapporter de ce que nous disons-là, remets-moi au courant.

— Oh! ce n'est pas long. Il paraît que le pauvre fou a connu une fillette, nommée Louise Boileau.

— Louise Boileau!

— Oui, le même nom que nos anciens fermiers, et il paraît encore que c'tte Louise Boileau ressemblait beaucoup à la comtesse lorsqu'elle était demoiselle, car le gros bonhomme Nock, qui attendait dans la galerie d'été que son camarade en eût fini chez madame la marquise, où il était monté, le gros bonhomme Nock s'ar-

rèta devant un portrait de mademoiselle Antoinette et soutint mordicus à Jérôme, le valet de pied, que c'était le portrait de la Louise Boileau en question. Jérôme eût beau lui crier que les fermiers Boileau n'avaient pas de fille; il persista, se fâcha et lança Jérôme, comme une balle, hors de la galerie. N'est-ce pas que c'est drôle? Faut encore vous dire que Pierret, le gamin aux fermiers du pavillon qui ont remplacé les Boileau, m'a dit, à moi comme à d'autres, que ces deux farceurs avaient d'abord été frapper à la porte du pavillon pour y demander les Boileau... Ça, tout de même, c'est drôle; mais, enfin, on nous a défendu de jaser de c'tte

affaire-là, et nous l'avons laissée pour ce qu'elle vaut.

— Elle ne vaut pas grand'chose, en effet, et, maintenant que je la connais à fond, j'approuve le silence que vous a recommandé madame Antoinette. J'ai vu quelque part ce bonhomme Nock : il est fou lui-même tout autant que son camarade.

— Ah ! bah !

— Ainsi, qu'il n'en soit plus question. Adieu.

Le chevalier monta dans son cabriolet, et, abandonnant les rênes à son domestique, il lui dit :

— Rue Garancière... rondement; crève ton cheval, s'il le faut.

CHAPITRE DIXIÈME.

X

Où l'on verra le mensonge à la recherche de la vérité.

En changeant la nature de ses opérations, la société des vipères, Joffret-Montville et compagnie avait dû changer de

X

Où l'on verra le mensonge à la recherche de la vérité.

En changeant la nature de ses opérations, la société des vipères, Joffret-Mont-Ville et compagnie avait dû changer de

domicile. L'hôtel de la rue d'Anjou avait donc été abandoné pour dérouter les anciens affiliés qui, d'ailleurs, s'étaient naturellement dispersés depuis la seconde rentrée du roi, et le personnel de l'impure officine que nous avons vu fonctionner au début de cette histoire, s'était établi rue Garancière dans l'une des sombres maisons de cette sombre rue, si étroite qu'elle semble ne respirer l'air et la lumière que par ses deux extrémités.

Cette maison avait bien la physionomie de son emploi, et elle semblait faite

pour abriter les conciliabules traqués par la police. Il y régnait un triste et froid silence depuis les combles jusqu'à la loge du concierge occupée par ce même Bas-Breton que nous avons vu en livrée orange, rue d'Anjou-Saint-Honoré. Seulement, au lieu de sa livrée orange à galons blancs, qui lui donnait un faux air de perroquet, l'honnête Pernic (le concierge s'appelait Pernic) était tout de noir habillé, ce qui lui donnait, sa figure béate y aidant, la pacifique tournure d'un serviteur d'église ; et, de fait, madame de Mont-Ville, qui avait usurpé une bonne réputation dans sa paroisse, fort dévote, comme on sait, qui ré-

pandait avec adresse des aumônes assez considérables, prêtait volontiers son concierge Pernic au curé de Saint-Sulpice, lorsqu'aux jours de grande solennité on avait besoin de ses services.

Madame de Mont-Ville occupait la plus belle moitié de la maison ; le propriétaire s'était réservé l'autre moitié ; mais il habitait la campagne, et ne venait que très-rarement à Paris où il ne lui arrivait jamais de séjourner plus de quarante-huit heures. Un boyau souterrain dont madame de Mont-Ville avait les clés, conduisait de la cour de la maison,

en passant sous un jardin chétif, dont le soleil, les fleurs et les oiseaux semblaient se défier, dans la rue de Tournon, et de hautes murailles masquaient de tous côtés la vue de la maison sur le voisinage, et du voisinage sur la mai son.

Les cliens de la société Mont-Ville et Joffret trouvaient donc de précieuses garanties pour leur sûreté dans l'assiette de ce local, aussi bien que dans l'habileté de madame Adeline de Mont-Ville, veuve d'un garde d'honneur, tué au combat de Reims, femme charmante, animée

d'un ressentiment terrible contre les Bourbons, et qui cachait avec un art infini, son dévoûment à l'Empereur, sous les dehors d'un fervent royalisme et d'une exemplaire pitiè. Aussi, se réunissait-on sans crainte, dans ce logis ignoré de la police et protégé par le chapitre de Saint-Sulpice. Nous ne tarderons pas à introduire le lecteur dans les grands appartements de madame de Mont-Ville: nous viendrons bientôt assister à l'une des soirées où, sans le moindre bruit, les mécontents du parti bonapartiste se réunissaient pour discuter, sous l'habile direction du chevalier de Cordouan, leurs projets de révolution, pendant que

la mère Joffret trichait au pharaon, pendant qu'Adeline caquetait et ensorcelait ses adorateurs, pendant que Maurice étudiait chacune de ses victimes et préparait la catastrophe qui devait, selon lui, le conduire au sommet de sa fortune politique, et lui faire épouser Antoinette de Lauzane devenue veuve.

Arrivé au coin de la rue Garancière et de la rue de Vaugirard, le chevalier dit à son domestique :

— Va m'attendre sur la place Saint-

Sulpice ; je ne tarderai pas à te rejoindre.

Et il sauta légèrement sur le pavé. Tout en montant l'escalier d'Adeline, Maurice se répétait les dernières paroles d'Antoinette et le récit du valet de chambre Joseph. Ces paroles et ce récit avaient occupé l'esprit du chevalier, depuis qu'il était sorti du château de Lauzane. « Un jour, peut-être, se disait-il en reproduisant la phrase d'Antoinette, je vous prouverai par une confiance entière jusqu'où vont, pour vous, mon estime et mon affection. » Faut-il conclure

de là, se demandait-il, que la comtesse, aux regrets d'avoir épousé Verneil, m'accordera sa main, de son plein gré, si la Providence vient à rompre une chaîne devenue évidemment insupportable? Sans doute je m'arrêterais à cette explication, à cet espoir, si je n'avais pas lieu de penser qu'Antoinette me cache quelque secret... qu'il me faut pénétrer au plus vite. Ne pas reconnaître le trouble dont elle a été saisie quand je lui ai parlé d'Adeline et de Delmas, serait m'abandonner à une grossière illusion. Pourquoi donc ce trouble? Et comment se fait-il que Delmas ait été chercher une Louise Boileau qui n'existe pas

jusque chez la marquise de Lauzane? Comment expliquer la ressemblance d'Antoinette et de cette Louise imaginaire? Comment expliquer le silence que la comtesse a ordonné à ses gens de garder sur l'algarade de deux pauvres fous? Et pourquoi Nock aurait-il fait passer pour fou son ami? Je crains que la réponse à toutes ces questions ne soit trop facile. Si Antoinette a connu Delmas, elle l'aime... si elle l'aime, son cœur me sera fermé en dépit du crime originel qui fait apercevoir sur les mains du fils le sang versé par le père... versé par le père! répéta Maurice en s'arrêtant et s'appuyant à la rampe de l'escalier com-

me un homme pris de défaillance... Bah! continua-t-il pendant que la pâleur livide dont ses joues s'étaient couvertes se dissipait, les morts ne reviennent pas, et je deviens poltron sans m'en douter... Malheur à toi, Delmas! mon regard t'avait fixé; maintenant c'est ma main qui te saisit, une main plus terrible que les serres du vautour!

Maurice entra chez Adeline, le front soucieux.

— Tu as quelque chose qui te boule-

verses, lui dit la courtisane dès qu'il eut refermé la porte derrière lui.

— Moi! mon Dieu non.

— J'en suis sûre; ton visage est sombre et tes lèvres sont souriantes, c'est signe de tempête... Je connais mon baromètre, Maurice. Allons, asseyez-vous, monsieur, et dites-nous ce que vous avez sur le cœur. Est-ce que nos affaires ne marchent pas bien ?

— Tu te souviens du colonel Bernsdorf, un Russe ?

— Parbleu! il a eu la bêtise de se faire tuer pour moi... Il est vrai qu'il était encore plus bête de vouloir m'épouser.

— Et qui donc l'a tué?

— Je te l'ai dit vingt fois, c'est un amour de petit jeune homme, le seul agneau pour qui j'ai eu un vrai caprice avant de te connaître, un gentil blondinet nommé Paul Delmas, sous-lieutenant de cuirassiers, je crois.

— Et ce gentil blondinet, tu l'as aimé ?...

— Ma foi non, gros jaloux ; il m'a plu pour deux ou trois fois que je l'ai rencontré par-ci par-là. Je m'en amusais parce qu'il était jeune au possible, beau garçon et collégien au point de me parler avec un respect amusant. Malheureusement pour lui, le colonel Bernsdorf me *chauffait* dans ce temps-là pour le mariage. Il était riche, le Bernsdorf, et je le ménageais... Le petit Paul a manqué de patience, il s'est dépêché de tuer mon Russe, et il aurait mieux fait d'attendre.

— Ah! vous regrettez de n'être pas la comtesse de Bernsdorf?

— Je parle toujours comme si nous ne nous étions pas connus. Si je regrettais de n'être pas comtesse de Bernsdorf, je pourrais être marquise ou baronne de n'importe quoi. Tu le sais de reste.

— C'est vrai. Mais ne m'as-tu pas dit que ce Delmas avait été blessé dans ce même duel?

— Au moins c'est ce qu'on m'a raconté

dans le temps, lorsque j'ai voulu avoir de ses nouvelles.

— Et qui te les a données ces nouvelles?

— Un officier anglais, ami et témoin du colonel.

— Et que t'a-t-il dit à ce sujet?

— Que le duel avait eu lieu près de Saint-Cloud, dans le parc d'un vieux château; que le petit Delmas était resté

sur le gazon avec un grand coup d'épée dans la poitrine... Pauvre Poulet!

— Et tu as été à la recherche de ce pauvre poulet?

— Mon Dieu non! c'était bien trop loin. Qu'est-ce que j'aurais fait d'un homme à moitié mort, moi qui n'ai jamais aimé que les bons vivants?

— C'est juste, enfin, tu as su ce qu'était devenu le jeune Delmas?

— Non, je ne m'en suis plus occupée... Ne nous sommes-nous pas rencontrés peu de temps après cette aventure ?

—Dans ses confidences, il ne t'as jamais parlé d'une femme nommée Louise Boileau ?

—Il ne m'a jamais parlé que de la pluie et du beau temps, sujet que traitent, sans se lasser, tous les amoureux féroces, lorsqu'ils ont de dix-huit à vingt ans. Mais pourquoi donc ces questions ?

— Parce que, ma chère amie, j'éprouve le besoin de sonder ton cœur.

— Mon cœur ! en voilà une farce !

— Sans doute. Je tenais à savoir si tu conservais au sous-lieutenant Delmas un souvenir assez tendre pour me faire redouter de te le présenter.

— Il n'est donc pas mort!..... tant mieux.

— Pourquoi tant mieux ?

— Parce que, dam ! je suis enchantée de n'avoir pas deux trépassés sur la conscience. Bon pour un Russe.

— Assez, Adeline, interrompit le chevalier joignant un regard presque farouche à son interruption, vous savez mentir à tout le monde ; mais, à moi, peine perdue.

— Ainsi, te voilà jaloux de ce revenant ?

— Non, puisque je l'amènerai ici, dans cette maison.

— Tant mieux, tu verras comme je le recevrai.

— J'espère que vous le recevrez bien, c'est une tête de parti.

— Avec ça que tu y tiens à ton parti !

— Nous causerons politique une autre fois, ma chère amie. Pour le moment, sache et n'oublie pas que M. Paul Delmas sera des nôtres au premier jour, et que tu devras t'efforcer d'agir sur son cœur

et son esprit pour le ramener à tes pieds. Il faut qu'il s'attelle à ton char, comme on dit à l'Académie, à côté du comte de Verneil, du capitaine Michaux et de tous ceux que ce char...

— Doit écraser, dit Adeline. C'est bien, on l'attellera... Tu pars déjà ?

— Oui, j'ai plusieurs courses à faire.

— Seras-tu rentré pour dîner ?

— Non, je ne reviendrai que tard dans

la soirée. Adieu, mon bon ange, sois toujours ma petite fée, sois toujours perfide et sage... Adieu.

« Toi, dit Adeline demeurée seule et écoutant le pas déjà lointain de Maurice : tu bats une vilaine marche, il n'est que temps de te surveiller. »

En quittant Adeline, le chevalier monta droit à un petit appartement que la mère Joffret occupait au-dessus de sa prétendue nièce.

— Soyez, demain matin, vers neuf

heures chez moi, dit-il à son horrible associée. Ce rendez-vous est pris à l'insu d'Adeline. Nous aurons à causer de choses plus qu'importantes... Adieu.

— Mais, où allez-vous donc, pour être si pressé ?

— A votre fortune et à la mienne, vieille vipère.

— Ne vous verra-t-on pas ce soir?

— Peut-être... Qu'on ne sache pas que

je vous ai parlé... Portez-vous bien, je me sauve.

« Si celui-là n'arrive pas à passer pour un grand homme et à empiler des millions, se dit la mère Joffrel en essayant une grimace officielle devant une glace, personne n'y arrivera. Quelle imagination ! quel volcan ! il n'y a que la potence qui puisse l'arrêter. »

Le chevalier rejoignit son domestique sur la place Saint-Sulpice, s'élança dans son cabriolet, prit les rênes et le fouet,

et partit, comme une flèche, dans la direction de l'Odéon.

Après vingt minutes d'une course au grand trot, Maurice franchissait la barrière d'Enfer et roulait dans la direction de Salins, petit village à trois lieues de Paris.

Arrivé à la première auberge qu'il rencontra dans le village, le chevalier s'arrêta, fit dételer, ordonna à l'hôte de servir à dîner à son domestique, moyen de se faire bien venir dans l'établisse-

ment; puis, prenant la femme de l'aubergiste à part, il lui demanda s'il n'y avait pas, aux environs, quelque bonne propriété à vendre.

— Il y en a deux grosses et une petite, mon bon monsieur, répondit l'hôtesse : l'une, qui est un château, un amour de château avec quatre cent trente-trois hectares de première terre, terre à chanvre, et trente-six hectares de bois... Dam! c'est là un domaine; mais faut des écus pour l'acheter. M. Crespoul ne lâchera pas le morceau pour moins de trois cent quatre-vingt mille francs. Il est serré en diable, le papa Crespoul.

— Qu'est-ce que c'est que M. Crespoul ?

— Un ancien qui a fait sa fortune dans les biens nationaux, et qui était fait pour avoir des châteaux comme moi pour porter des robes à queue. Enfin ! c'est l'histoire de bien des enrichis !

Et le château, dans quel état se trouve-t-il ?

— L'herbe y pousse un peu partout et jusque dans le grenier. Ça ferait grand

bien dans le pays, si de nouveaux maîtres y arrivaient... C'est délàbré, que le cœur en saigne...

— Et où est-il situé?

— Pas loin; on aperçoit ses trois tourelles au bout de la grande rue, route d'Orléans, et un peu sur la droite.

— Merci, ma bonne dame, je vais aller faire un tour par là; mais, je vous

en prie, ne dites à personne que je vous ai interrogée; vous pourriez faire monter le prix du domaine. Si j'achète vous aurez vos étrennes.

— Mais la nuit arrive, vous ne pourrez rien voir...

— Un coup-d'œil me suffira.

Maurice prit la grande rue ; mais au lieu de tourner à droite lorsqu'il fut hors du village, il prit à gauche et alla

frapper à la petite porte d'un jardin qui se trouvait à quelques centaines de pas, dans un chemin de traverse.

— Ah! ma fi! la belle visite! s'écria une grosse bonne femme en ouvrant la porte : Comment! c'est vous, monsieur le chevalier.

— Moi-même, mère Boileau, moi-même, madame Mariette, et je viens vous demander à dîner sans gêne et sans façon...

— Eh bien! vous en ferez un fameux de dîner! Je suis seule à la maison.

— Seule! Où donc est le brave Boileau?

— A Orléans... Dieu! qu'il sera fâché de vous avoir manqué!

— Et moi donc! répondit Maurice en dissimulant toute la joie que lui causait cette absence. Figurez-vous que je ve-

nais demander à Boileau des renseignements dont j'ai le plus grand besoin.

— Mon homme ne rentrera que dans cinq ou six jours. Si je pouvais le remplacer pour ce qu'il vous faut savoir?

— Peut-être bien, car vous êtes une femme d'ordre et de tête, vous... une fière femme, ma bonne Mariette.

— Vous êtes donc toujours complimenteur? monsieur le chevalier.

— Mes compliments sont toujours des vérités, maman Boileau; mais, si nous nous chauffions un peu! Qu'en pensez-vous? Dieu me pardonne, j'ai l'onglée.

— Venez, venez.... Là; reposez-vous. Attendez que je mette deux sarments au feu... Bon! Et maintenant, qu'est-ce que je vous donnerai pour souper?... Aimez-vous toujours l'omelette au lard?

— Je crois bien... mais ne vous pres-

sez pas, j'ai plus froid que faim et plus besoin de causer que soif. Asseyez-vous, et voyons si vous pourrez me renseigner comme, à coup sûr, votre mari l'aurait fait... Ma chère Mariette, j'ai un grand chagrin dans le cœur!

Maurice exhala un long soupir qui eût pour effet immédiat de préparer la mère Boileau à une tendre compassion.

— Pauvre garçon! dit-elle; à votre âge!

— C'est à mon âge qu'on a ce chagrin-là, ma chère amie. Mais ne parlons pas de cela, parlons du château de M. Crespoul, que je veux acheter. Le domaine vaut-il trois cent quatre-vingt mille francs qu'on en demande?

— Jean prétend qu'avec trois cent cinquante mille francs, le vieux Crespoul sera largement payé! Il y a beaucoup à faire au château, voyez-vous!...

— Oui, je sais... mon notaire m'a dit que la bâtisse menace ruine, que les

quatre cent trente-trois hectares de terre labourable sont excellents, que les trente-six hectares de bois ont une bonne valeur ; mais il a ajouté que le château est à refaire.

— C'est la vérité; vous êtes très-bien renseigné.

— Après cela, plus mon logis sera triste et dévasté, plus il me conviendra ; j'ai l'âme dans un état si pitoyable, mère Boileau, qu'un désert m'irait à merveille... et puis, je serai votre voisin,

et, je vous l'avoue, à ma honte. c'est là une consolation que je n'ai pas le courage de fuir.

— Est-ce que nous vous avons jamais fait de la peine sans le vouloir, nous ?

— Ah! ciel! bien au contraire! Mais je devrais m'éloigner de vous, loin de vous rechercher, car votre vue ne peut que raviver mes douleurs... Vous ne me comprenez pas?...

— Ma fi ! non.

— Eh bien ! tant mieux ! ne me comprenez jamais... Le silence, le recueillement et les rêves, voilà ma vie... et je ne vivrai pas longtemps, Dieu merci !

— Ah ! mais vous allez me rendre aussi chagrine que vous-même.... Voyons, voyons, que se passe-t-il donc dans ce pauvre cœur ?

— Ne m'interrogez pas, vous dis-je.

Ah! si vous n'aviez pas quitté le pavillon de Lauzane, peut-être serais-je moins à plaindre, je vous aurais confié plus tôt mes peines, et vous êtes si bonne, si charitable, que vous m'auriez guéri de ma folie. Mais, hélas! vous êtes partie trop vite et trop tôt. Je me suis trouvé livré à moi-même, à mes espérances insensées; je me suis nourri des mensonges de mon imagination... Je me suis tué, chère Mariette, je me suis tué, entendez-vous?

— On croirait, en effet, que vous avez le cerveau un peu dérangé... Calmez-

vous, mon cher enfant, calmez-vous. Est-ce que vous ne priez pas le bon Dieu soir et matin?

— Le bon Dieu s'est retiré de moi... Que voulez-vous qu'il fasse pour un pauvre fou?

— Il rend la raison aux fous qui pensent à lui.

— Pourquoi n'allez-vous jamais au château de Lauzane?... Je vous y verrais, je vous demanderais vos conseils,

votre piété me ramènerait dans la bonne voie.

— Jean et moi nous avons juré que nous ne mettrions les pieds à Lauzane que si la marquise venait à mourir. Ce serment-là, nous le tiendrons.

— Je le sais bien, et voilà pourquoi je songe très sérieusement à m'établir près de vous. Moi non plus, je ne veux pas retourner au château de Lauzane..... et, cependant, vous verrez que je serai as-

sez lâche pour ne pas me tenir parole. Le parti le plus sage est donc de fuir le fatal pays où j'ai laissé mes illusions, ma jeunesse, toute ma vie.

— Y pensez-vous! Fuir le vieux marquis dont vous êtes comme le fils; le fuir, ce brave digne homme, lorsqu'il aurait souhaité de vous marier avec sa chère Antoinette, ce bon petit ange de la terre et du ciel!

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

Melun. — Imprimerie de DESRUES et Cie.

800
25
1000
1600
20000
34
162
38
200

19
19
35